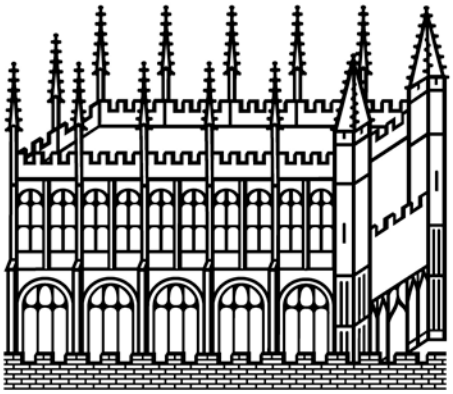


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

495

ANACREON
BION MOSC

ANACRÉON,

BION

ET MOSCHUS,

SUIVIS

DE LA VEILLÉE

DES FÊTES DE VÉNUS,

D'un choix de Pièces de différens Auteurs.

TOME PREMIER.

A PAPHOS;

M. DCC. LXXXV.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
11 SEP '95
UNIVERSITY OF OXFORD

VIE

D'ANACRÉON.

Je vois ſortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre Sage,
Le Neſtor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.

GRESSET.

ANACRÉON, Poëte lyrique, étoit de Téos, ville & port d'Ionie. Il nâquit vers la ſeconde année de la cinquante-cinquième Olympiade, environ cinq cents ans avant l'Ere chrétienne, à peu près dans le tems que le grand Cyrus commençoit ſa brillante carrière, & que Pyſiſtrate régnoit à Athènes. Les Écrivains varient ſur le nom de ſon père. Après tant de ſiècles écoulés, & au milieu de cette diverſité d'opinions, il eſt preſqu'impoſſible de connoître le véritable : quoiqu'il en ſoit, on en compte ordinairement quatre : Scythinus, Eumélus, Par-

thénius & Ariſtocrite. Sa mère ſe nommoit Ëétia.

Il eſt conſtant que la famille d'Anacréon étoit diſtinguée par ſes grandes richeſſes, par ſa vertu, par ſa nobleſſe, & ſur-tout par ſon alliance avec celle de Codrus ; enſorte que notre Poëte étoit parent de Solon, de Dropidas & de Critias. Il n'eſt parvenu juſqu'à nous que fort peu de détails ſur ſa vie. Nous allons expoſer ici ſous les yeux du Lecteur tout ce que nous avons pu recueillir ſur cet objet.

Maxime de Tyr rapporte qu'Anacréon, encore fort jeune, ſe rendit à Mycale, où l'on célébroit une fête en l'honneur de Neptune. Il y avoit ordinairement un concours prodigieux des habitans de toutes les villes d'Ionie, & l'on ſe livroit à la joie & au plaiſir. Anacréon, la tête ceinte d'une couronne de fleurs, un peu échauffé par les fumées du vin, marchoit en chancelant & en chantant. Une nourrice qui portoit un enfant ſur ſon bras, ſe trouve par haſard ſur ſon paſſage ; il la heurte ſans la voir, la renverſe, & fait au même inſtant des imprécations contre ce jeune

enfant. La nourrice ſe relève ſans aigreur & ſans colère, adreſſe la parole à Anacréon, le conjure de faire dans la ſuite l'éloge de l'enfant qu'il vient de renverſer. Les Dieux exaucèrent ſes vœux. Cet enfant devint dans la ſuite parfaitement beau. Anacréon l'aima beaucoup, & le célébra dans ſes vers. C'eſt Cléobule. Cette Anecdote me paroît ſans vraiſemblance, & abſolument apocryphe.

Polycrate, tyran de Samos, ce Prince voluptueux & Philoſophe, né pour apprécier & honorer les Arts, les Lettres & les talens, voulut attirer à ſa Cour Anacréon. Le Poëte héſite quelque tems; mais entraîné par les grandes qualités de Polycrate, il quitte Abdère, & s'embarque pour Samos. Le tyran le reçut avec la plus grande diſtinction, & avec toutes les marques de la plus vive amitié. Il lui envoya quelque tems après ſon arrivée cinq talens d'or: Anacréon n'ayant pu ſe livrer au ſommeil pendant deux nuits, à cauſe de cette ſomme, la renvoya le lendemain, en prononçant ces mots remarquables: *il faut abſolument mépriſer & dédaigner tout ce qui peut contenir le germe du*

chagrin & de l'inquiétude. Polycrate lui demanda pourquoi il lui avoit renvoyé les cinq talens : *je hais*, lui répondit Anacréon avec une noble franchiſe, *je hais un préſent qui m'empêche de me livrer pendant la nuit aux douceurs du ſommeil.*

Polycrate goûtoit la ſociété d'Anacréon, entendoit avec plaiſir la lecture de ſes Poéſies. Il l'admit dans ſon intimité, & le combla de bienfaits. On prétend que notre Poëte rendit le tyran plus doux, plus ſociable, plus humain, & qu'il contribua beaucoup à diminuer ſon faſte & ſa hauteur.

Elien rapporte qu'Anacréon fit l'éloge de Smerdias, favori de Polycrate, dont il faiſoit les plus chères délices. Le jeune Samien ſenſible aux louanges du Poëte, le paya de toute ſa reconnoiſſance : Anacréon l'aimoit ſeulement à cauſe de ſon eſprit & de la douceur de ſon caractère. Il n'eut jamais pour lui d'autre attachement. *Que perſonne au nom des Dieux ne calomnie le Poëte de Téos, & ne l'accuſe d'intempérance & d'incontinence* (1) ! Polycrate

(1) Cette vive exclamation eſt traduite mot pour mot d'après Elien. Ce témoignage eſt bien

jaloux de cette amitié réciproque, fit impitoyablement couper la belle chevelure du jeune Smerdias, & comme c'étoit ſon projet, déshonora ce beau Samien, & cauſa la plus vive douleur à Anacréon : celui-ci diſſimula l'injure & ſon chagrin ; ſe conduiſit avec prudence & modération. Il ſe contenta de compoſer des vers, mais tournés avec tant d'art que Polycrate n'en fut point offenſé.

Perſonne n'ignore ce que fit Hipparque en faveur d'Anacréon ; il lui envoya une galère à cinquante rames, & des préſens magnifiques. Ce Poëte demeura auprès de ce Prince environ

---

honorable à la mémoire d'Anacréon. Ce Poëte avoit trop de goût, trop de délicateſſe dans l'eſprit pour s'être livré à des excès énormes, à une paſſion honteuſe, qui avilit & dégrade l'homme, & le place au-deſſous de l'animal. Il a fait l'éloge de Bathylle, de Cléobule, de Smerdias, de Mégiſte, quoiqu'il ne reſſentît pour eux que de l'amitié ; comme il a chanté Bacchus ſans s'enivrer. Epicure vivoit ſobrement : Horace ne buvoit preſque jamais de vin.

Ce que j'avance ici n'eſt point un paradoxe : le divin Platon donne à notre Poëte le nom de *ſage*. Le froid & philoſophe Fontenelle dans ſes dialogues des Morts, lui fait diſputer le prix de la ſageſſe avec le fameux Ariſtote, & le Poëte l'emporte ſur le Rhéteur.

ſept ans ; il jouiſſoit de tous les avantages & de tous les agrémens ; ſa vie étoit délicieuſe : auſſi préféroit-il Athènes à toute autre ville de la Grèce, à cauſe de la délicateſſe, de la douceur, de l'aménité, de la politeſſe des habitans qui cultivoient & eſtimoient la Poéſie. Pendant ſon ſéjour dans la Capitale de l'Attique, il eut pour amis intimes Polycrate, Hipparque, Pythagore, le Médecin Démocede, Simonide, Chérile & pluſieurs autres grands Hommes.

A l'âge de quarante-quatre ans, Anacréon s'en retourna dans ſa Patrie, quelque tems avant le maſſacre d'Hipparque par Armodius & Ariſtogiton. Il faiſoit ſes délices d'une petite maiſon de campagne, ſituée aux portes de la ville. Il goûtoit en paix le calme & la tranquillité de la vie champêtre, & admiroit voluptueuſement les charmes toujours renaiſſans de la nature. Sa maiſon étoit dans la plus belle poſition. L'on découvroit la mer Egée, & l'on dominoit en même-tems ſur pluſieurs îles éparſes çà & là dans les environs. Anacréon ſe livroit lui-même aux travaux de la campagne, & préſidoit à ſes vendanges. Il vivoit délicieuſement en Poëte &

en Philoſophe, au milieu de ſon petit héritage; goûtoit le bonheur, & le faiſoit goûter à tous ceux qui l'environnoient.

Anacréon couloit des jours purs & ſereins dans ſa maiſon de campagne, lorſqu'il partit pour ſe rendre à Téos : il n'étoit ſuivi que d'un ſeul domeſtique, & d'un chien très-fidèle. Le domeſtique preſſé par un beſoin, s'éloigna de la grande route, & revint enſuite rejoindre ſon maître. Il oublia de reprendre le ſac qui renfermoit l'argent. Anacréon continue de marcher, ſans s'appercevoir que le chien ne le ſuivoit plus. Arrivé à Téos il ne retrouve point ſon argent, & ne peut terminer ſes affaires. Il reprend peu de jours après le chemin de ſa maiſon de campagne, &, lorſqu'il paſſoit vis-à-vis de l'endroit où le domeſtique s'étoit arrêté, le chien l'apperçut, accourut au-devant de lui, le conduiſit auprès du ſac, qu'il n'avoit pas quitté d'un inſtant, & expira enſuite, parce qu'il n'avoit pas mangé pendant tout ce tems. Jean Tzetzès rapporte cette Hiſtoire, dont je ne voudrois pas garantir la vérité; mais cette fidélité merveilleuſe du chien, ſa mort tou-

chante, attendriſſent. C'eſt à ce titre que nous avons conſervé ce trait ſingulier.

Anacréon partageoit tout ſon tems entre les Muſes & ſes amis. Sans ambition, ſans jalouſie, il dédaignoit le faſte, les cabales, mépriſoit la baſſe flatterie, l'encens des fades louangeurs, ignoroit la médiſance, & ne ſe livroit jamais aux mouvemens de la haine ou de la calomnie. Son ame étoit noble & élevée : il avoit l'eſprit enjoué & charmant ; l'imagination riche & fleurie ; le cœur peut-être plus voluptueux que tendre. Il parvint à une très-grande vieilleſſe. On rapporte que dans ſes dernières années il ſe nourriſſoit de raiſins ſecs, & qu'un pepin s'étant arrêté dans ſon goſier, le ſuffoqua (1). Le Poëte le plus aimable, & le plus Philoſophe, devoit éprouver une mort douce, & finir, pour ainſi dire, par un ſommeil court & paiſible. Anacréon mourut à quatre-vingt-cinq ans.

Sa pompe funèbre fut magnifique : on lui

(1) On ne peut croire qu'un ſimple pepin de raiſin ait pu étouffer Anacréon. Ce pepin lui cauſa vraiſemblablement une toux violente qui le ſuffoqua.

éleva un tombeau & une ſtatue à Téos. On trouvoit ſouvent dans ſa Patrie des tableaux, & des médailles qui le repréſentoient. Du tems de Pauſanias on voyoit encore au milieu de la citadelle d'Athènes, la ſtatue de ce Poëte, placée à côté de celles de Périclès & de Xantippe.

D'après les médailles antiques on reconnoît qu'Anacréon avoit une phyſionomie fine, délicate, avec une certaine gravité, mêlée d'une douceur aimable, d'une candeur ingénue, d'un calme délicieux. Son extérieur, ſes yeux ſur-tout pleins de feu décéloient la fineſſe de ſon eſprit, la gaieté de ſon caractère, ſon penchant pour l'amour & les plaiſirs : il étoit impoſſible de ne pas aimer Anacréon.

Ce Poëte compoſa des chanſons à boire, des pièces érotiques, des élégies, des hymnes, des épigrammes, des poéſies anacréontiques, ainſi appellées du nom de leur Auteur, un Poëme ſur l'amour d'Ulyſſe pour Pénélope, un autre intitulé le *Songe* : il avoit encore fait des vers ſur la Médecine, &c.

Ses Odes ſeules, & quelques Épigrammes parvenues juſqu'à nous, ſuffiſent pour l'immor-

taliſer. Chaque Ode eſt un chef-d'œuvre. La joie, le plaiſir & la volupté préſidoient à toutes les compoſitions de ce Poëte gracieux. Tous ſes vers prouvent qu'il ne conſultoit que ſon cœur & la nature. Les beautés ſimples, naïves, touchantes & voluptueuſes de ſa Poéſie, l'ont fait choiſir pour le peintre de Bacchus & de la Reine de Cythère. Quelle molleſſe inimitable! quelle négligence aiſée, & au-deſſus de l'art! quelle délicateſſe charmante de pinceau! Les ris & les jeux n'ont rien produit de plus parfait. Cupidon & Bacchus dirigeoient tour à tour la main de ce Poëte délicat: les Graces demi-nues broyoient, en riant & en folâtrant, ſes couleurs brillantes, quoique naturelles, & Vénus animoit de ſon ſouffle divin des peintures auſſi délicieuſes. La poéſie d'Anacréon eſt douce, pure, élégante, harmonieuſe: ſes images agréables, voluptueuſes & variées; tout eſt rempli d'idées riantes, de tableaux & de deſcriptions, dont le coloris eſt tantôt ſimple & naturel, & tantôt riche & frappant. La nature ſemble s'y jouer ſans parure & ſans ornement; mais embellie de tous ſes attraits. Les Odes du Chantre de Téos

ſont ſemblables à un ruiſſeau, dont les eaux pures & argentées coulent avec un doux murmure à travers des prairies émaillées des fleurs les plus ſimples & les plus odorantes. Une douce volupté nous enchante, lorſque nous liſons les vers du Chantre mélodieux de Téos.

Nec, ſi quid olim luſit Anacreon,
Delevit ætas. HORAT.

Le voluptueux Anacréon eſt plus Philoſophe qu'on ne ſe l'imagine ordinairement. Ses Odes ſont ſemées de vérités ſublimes ſur le mépris des richeſſes & de la mort. Toute ſa morale eſt enjouée & badine: ſes allégories ſont agréables & bien imaginées: il cache ſes leçons ſous les fleurs: il moraliſe au milieu des verres, des danſes, des ris & des jeux. Jamais vieillard ne fut plus aimable & plus ſenſé. C'eſt un Philoſophe charmant qui débite d'excellentes maximes, en cueillant des roſes, & en s'abreuvant d'un vin délicieux avec quelques amis choiſis, dont il fait les délices.

« Le ſtyle d'Anacréon, dit Gravina, eſt ſim-
» ple, ſans faſte, & fait pour ſon génie. Telles
» ſont ſes Odes, dont la négligence eſt plus

» aimable & plus difficile à ſaiſir que les plus beaux » ornemens. Il ſemble que tout ce qu'il dit, ne » peut, ni ne doit ſe dire autrement. Il n'a nulle » pompe, & l'on ne s'apperçoit pas qu'il en » manque. Tout ſemble ſortir de ſa plume ſans » effort; mais quelque effort que l'on faſſe, on ne » ſauroit l'égaler. Il eſt vif & aimable ſans art; » plein de ſavoir ſans affaiſonnement; ſage, mais » ſans apparence de doctrine. Dans ſes jeux, ſes » badinages & ſes petits contes, il mêle plus de » morale que ne feroit un autre en ſe piquant de » philoſophie. » L'Abbé Batteux s'exprime ainſi au ſujet d'Anacréon : « il étoit ſavant dans l'art » de plaire . . . il n'ignoroit pas combien il eſt » important de mêler l'utile à l'agréable. Les » autres Poëtes jettent des roſes ſur leurs pré- » ceptes pour en cacher la dureté : Lui, par un » rafinement de délicateſſe, mettoit des leçons » au milieu des ſes roſes : il ſavoit que les plus » belles images, quand elles ne nous apprennent » rien, ont une certaine fadeur qui laiſſe après » elle le dégoût; & que ſi la ſageſſe a beſoin » d'être égayée par un peu de folie, la folie, à » ſon tour, doit être aſſaiſonnée d'un peu de

» ſageſſe. » Écoutons maintenant l'Abbé Mallet.
« Anacréon ſe rendit célèbre par la délicateſſe
» de ſon eſprit, & par le tour aiſé de ſa Poéſie,
» où ſans qu'il paroiſſe aucun effort de travail,
» on trouve par-tout des graces ſimples & naïves.
» Ses Odes ſont marquées à un coin de délica-
» teſſe, ou pour mieux dire, de négligence
» aimable : elles ſont courtes, gracieuſes, élé-
» gantes, & ne reſpirent que le plaiſir & l'amu-
» ſement. » On peint très-bien Anacréon dans
les Etrennes du Parnaſſe. « Les graces riantes,
» la douce aiſance, la fécondité, la molleſſe
» voluptueuſe, la fraîcheur du coloris, la légè-
» reté du pinceau, le ton du cœur, le charme
» des ſentimens, tous ces avantages ſe trouvent
» réunis dans Anacréon. Il orne la ſageſſe & la
» rend aimable. Tout eſt chez lui l'ouvrage de
» la nature. L'art, l'eſprit, les vains ornemens
» lui ſont inconnus. La ſenſibilité & la tendreſſe
» qui régnent dans ſes Poéſies, feront les déli-
» ces de tous les âges. Il flatte, il enchante, il
» intéreſſe, il touche. On croit voir le délicat
» Anacréon ſous un myrte amoureux, le front
» couronné de roſes, penché nonchalamment

» ſur les genoux de ſa maîtreſſe, & lui expri-
» mant ſa douce langueur. Le cortège de la
» Déeſſe des Amours folâtre autour des deux
» amans. Vénus leur donne ſa ceinture pour
» unir les fleurs qui naiſſent ſous leurs pas. Plein
» d'une douce ivreſſe, Anacréon touche un luth
» gracieux, & ſes accens paſſionnés coulent
» juſqu'au cœur. » Voici le jugement de M. Poinſinet de Sivry. « Pour moi, ſoit préven-
» tion, ſoit délicateſſe, je me ſuis formé d'Ana-
» créon une idée toute riante. Je me le repré-
» ſente comme un Poëte opulent, un Courtiſan
» agréable, un Philoſophe voluptueux. Heureux
» entre tous les mortels d'avoir ſçu aſſocier la
» ſageſſe aux plaiſirs. La tendreſſe & la gaieté
» étoient le fond de ſon caractère. Ces deux
» penchans, dont l'aſſemblage eſt ſi rare, l'ac-
» compagnèrent juſqu'au tombeau. »

Nous n'ajoûterons rien à tous ces témoignages : ils prouvent l'eſtime ſingulière que l'on a toujours eue pour le Poëte dont nous oſons donner aujourd'hui une nouvelle traduction. Puiſſe-t-on y retrouver quelqu'étincelle du feu qui enflamma le tendre Anacréon, lorſqu'il compoſoit ſes chef-d'œuvres.

Que le ſort d'Anacréon eſt digne d'envie ! Il vécut familièrement avec les perſonnes les plus diſtinguées par leur naiſſance, par leur goût & par leur eſprit. Depuis ſa mort ſes Odes ſont les délices de tous ceux qui les liſent : les traductions mêmes de ſes Poéſies ont eu un avantage ſingulier. Madame Dacier dédia la ſienne à M. le Duc de Montauſier, ce Gouverneur ſage, vertueux & éclairé. M. de S*** a dédié ſon Imitation en vers, accompagnée de la traduction de Madame Dacier, au Roi de Pruſſe, ce Héros magnanime, qui cueille avec un égal ſuccès les lauriers de Mars & d'Apollon; & moi j'offre ma traduction, toute foible qu'elle eſt, aux Graces & aux Amours.

ODES D'ANACRÉON.

ODE PREMIÈRE.

SUR LA LYRE.

Je veux célébrer les Atrides : je veux chanter Cadmus ; mais les cordes de ma Lyre ne réſonnent que l'Amour. Un jour je démontai ma Lyre, j'en changeai les cordes (1) : je chantois les travaux d'Hercule, & ma Lyre rebelle ne ſoupiroit que l'Amour (2). Héros, je vous dis adieu pour jamais, ma Lyre ne veut chanter que les Amours.

---

(1) *Je changeai il y a quelque tems les cordes, & toute la Lyre.*

(2) Le verbe grec ſignifie *contre-chanter.* Remi Belleau le traduit de cette manière dans ſon vieux ſtyle.

Mais toujours elle fredonne
L'Amour qu'elle *contre-ſonne.*

Anacréon s'exprime ainſi dans les fêtes lyriques :

Des zéphirs que Flore rappelle,
Je voulois chanter le retour :
Je vis Chloé ....., qu'elle étoit belle !
Je ne pus chanter que l'Amour.
Je lui conſacrai dès ce jour,
Tous mes vœux, mes vers & ma Lyre :
C'eſt pour Chloé que je reſpire.
Je ne chante qu'elle & l'Amour.

ODE II.

SUR LES FEMMES.

LA nature donna les cornes aux taureaux, une démarche fière aux courſiers, aux lions des dents redoutables, aux oiſeaux des ailes, des nageoires aux poiſſons, & le courage aux hommes. Que réſervoit-elle donc aux femmes pour leur partage ? .... (1) La beauté, qui leur tient lieu de tous les boucliers, de tous les javelots. Une belle femme triomphe & du fer & du feu.

(1) Pluſieurs Traducteurs font ici un contreſens : ils diſent que la nature n'avoit plus rien pour les femmes. Cependant il lui reſtoit encore quelque choſe, puiſqu'elle leur accorda la beauté.

ODE III.

SUR L'AMOUR MOUILLÉ.

DERNIÈREMENT au milieu de la nuit, lorſque l'Ourſe tourne ſous la main du Bootes, & que tous les hommes accablés de fatigues, s'abandonnent au repos, l'Amour ſurvenant tout-à-coup, heurte à ma porte. Qui frappe, m'écriai-je, vous allez troubler mes ſonges. Ouvre, répond l'Amour, ne crains rien; je ſuis un jeune enfant tout mouillé, égaré dans l'obſcurité de la nuit. Touché de ce diſcours, j'allume auſſitôt ma lampe; j'ouvre, j'apperçois un enfant, portant un arc, un carquois & des ailes. Je l'approche du feu; je réchauffe ſes mains dans les miennes, & j'exprime l'eau de ſes cheveux humides. A peine étoit-il réchauffé qu'il dit, eſſayons mon arc, & voyons ſi la pluie ne l'a point endommagé. Il le tend, me lance un trait cruel juſques au fond du cœur (1); ſaute en éclatant de rire, & me dit: félicite-moi, mon hôte, mon arc eſt en bon état, mais ton cœur eſt bien malade.

(1) *Et comme un Taon*, il me bleſſe au fond du cœur.

Cette Ode eſt une des plus belles d'Anacréon : rien de plus ingénieux & de plus agréable. Toute cette fiction eſt charmante. L'inimitable la Fontaine a traduit en vers cette Pièce. La copie eſt véritablement un chef-d'œuvre de délicateſſe & de naïveté.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Le vent, le froid & l'orage
Contre l'enfant faiſoient rage.
Ouvre, dit-il, je ſuis nu.
Moi, charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il ſe nomme.
Je te le dirai tantôt,
Répartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'eſſuie.
J'allume auſſi-tôt du feu ;
Lui regarde ſi la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc, dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe, & dans moi-même
Je dis : pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'eſt un enfant.
. . . . . .
. . . . . .

L'enfant, d'un air enjoué
Ayant un peu ſecoué
Les pièces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine :
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour : c'eſt mon nom.
Ah, je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon,
Faut-il que, qui vous oblige,
Soit traité de la façon !
L'Amour fit une gambade,
Et le petit ſcélérat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état,
Mais ton cœur eſt bien malade.

ODE IV.

SUR LUI-MÊME.

COUCHÉ mollement ſur le tendre myrte, & ſur des feuilles de lotos, je veux boire à mon gré. Que l'Amour, ſon manteau retrouſſé ſur l'épaule, me verſe du vin. Le cercle de la vie roule comme un char rapide. Il ne reſte de nous, après notre mort, qu'un peu de pouſſière.

Pourquoi couvrir de parfums ma tombe ? Pourquoi faire des libations inutiles ? Parfume-moi plutôt, tandis que je reſpire encore. Couronne-moi de roſes : Appelle, & fais venir ici ma maîtreſſe. Je veux, ô Amour, chaſſer toute inquiétude, & deſcendre en danſant chez les morts.

Couronnons-noûs de fleurs nouvelles,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir :
Profitons du printems qui paſſera comme elles,
L'âge nous preſſe d'en jouir.

Hâtons-nous, tout nous y convie ;
Saiſiſſons le préſent, ſans ſoin de l'avenir ;
Craignons de perdre un jour, un inſtant d'une vie
Que la mort doit ſi-tôt finir.

Sa rigueur n'épargne perſonne,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ſes loix ;
Et de la même faulx la cruelle moiſſonne
Les jours des Bergers & des Rois.

Si-tôt que froids & vains fantômes
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces ſombres Royaumes ;
Il n'eſt point d'Amours chez les morts.

On n'y ſait plus chanter, ni rire;
Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos vœux,
Ces feſtins, où des Rois contrefaiſant l'Empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file
Conſacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus:
Eh! que faire ſans eux d'une vie inutile!
Il vaudroit autant n'être plus.

LA MOTTE.

ODE V.

SUR LA ROSE.

COURONNONS nos coupes de feuilles de Roſes (1). La Roſe eſt la fleur des Amours: parons-en nos têtes. Buvons & rions avec une douce volupté. La Roſe eſt la plus belle des fleurs. Elle fait tout le ſoin du printems. Les Roſes ſont les délices des Dieux. Lorſque l'Amour danſe avec les Graces, ſes beaux cheveux ſont ornés de boutons de Roſes. Je vais donc me couronner, & toucher ma Lyre. J'irai, ô Bacchus, avec une jeune Beauté au ſein arrondi,

(1) *Mêlons la Roſe avec Bacchus.*

danſer dans ton temple, le front ceint de pluſieurs couronnes de Roſes.

Les Poëtes ont ſouvent célébré les charmes de la Roſe. La Roſe eſt le plus beau préſent qu'un Berger puiſſe faire à ſa tendre Bergère. Les vers ſuivans ſont d'une molleſſe, & d'une douceur inexprimables.

Belle Roſe,
Que j'arroſe,
Tes charmes naiſſans
Sont l'honneur du Printems:
Tu vas plaire
A ma Bergère;
Mais ſon teint plus frais
Efface tes attraits.
Il faut, avant que je te cueille,
Que je t'anime d'un baiſer;
Diſcrétement ſur cette feuille,
Mes lévres vont le dépoſer.
Belle Roſe,
Que j'arroſe,
Si c'eſt ton deſtin
D'approcher de ſon ſein;
Si ſa bouche
Auſſi te touche,
Donne-lui pour moi
Ce gage de ma foi.
Pour Colette que j'adore,
Joli bouton, tu vas t'ouvrir:

Reçois

Reçois encore ce ſoupir
Pour te hâter d'éclore ;
Mais conſerves-en la flamme.
Que ta jeune fleur
Se penche ſur ſon cœur :
Que Colette au fond de l'ame,
En ſente l'ardeur,
Et ſonge à mon bonheur.

ODE VI.

SUR UNE ORGIE GALANTE.

METTONS des couronnes de Roſes ſur nos têtes ; buvons, livrons-nous à une aimable gaieté. Une jeune Bergère tenant un Thyrſe garni de feuilles de lierre, danſe d'un pied léger (1) au ſon de la Lyre, pendant qu'un jeune homme, laiſſant flotter ſes beaux cheveux, marie ſa voix mélodieuſe aux accords touchans d'un Luth. Cupidon à la blonde chevelure, accompagné du charmant Bacchus, & de la belle Cythérée, ſe livre avec joie aux plaiſirs de la table, ſi délicieux pour les vieillards.

(1) Danſe d'un pied mignardelet.

REMI BELLEAU.

ODE VII.

SUR L'AMOUR.

L'AMOUR marchant dans un chemin difficile, me contraignit avec une tige d'hyacinthe de le ſuivre dans ſa courſe. Pendant que je traverſois les bois épais, que je franchiſſois les précipices & les torrens rapides, un ſerpent me piqua. Mon ame vint à l'inſtant ſur mes lèvres éteintes; j'étois près de mourir; mais Cupidon agitant ſes ailes ſur mon front, me dit: eh, pourquoi ne veux-tu pas aimer?

Anacréon a voulu prouver dans cette Ode, que l'Amour ſans flèches, ſans arc & ſans flambeau, n'en eſt pas moins à craindre, & qu'il eſt preſque impoſſible d'éviter les traits de ce Dieu redoutable.

Il n'eſt point de cœur ſauvage,
Que l'Amour n'engage:
Ce Dieu fait ſentir ſes traits,
Où l'aſtre du jour ne luit jamais,
On ſoupire,
Juſques dans le ſombre Empire:
Nous portons ſes fers
Juſques dans les Enfers.

DANCHET.

ODE VIII.

SUR UN SONGE.

ÉCHAUFFÉ par la liqueur de Bacchus, une nuit que je ſommeillois ſur des tapis de pourpre, je m'imaginois courir légèrement après de jeunes filles. Des jeunes gens plus beaux que Bacchus, ſe mocquoient de moi, à cauſe de ces beautés charmantes. Je veux les embraſſer ; je m'éveille, & me voyant ſeul, j'eſſaie de me rendormir pour rappeller cet agréable ſonge.

ODE IX.

SUR UNE COLOMBE.

D'OU viens-tu, aimable Colombe, d'où viens-tu ? d'où naiſſent les parfums, qu'en volant par les airs, tu exhales comme une roſée odorante ? Quel eſt ton maître, je voudrois le ſavoir ?

LA COLOMBE.

Anacréon m'envoye vers Bathylle, dont la beauté ſoumet tous les cœurs. Ce Poëte m'obtint de Vénus pour une chanſon qu'il fit en ſon honneur : je le ſers depuis ce moment, &, comme

tu vois, je porte ſes lettres amoureuſes. Il dit que bientôt il me rendra la liberté, mais quand il me la rendroit, je reſterois toujours à ſon ſervice. Qu'ai-je beſoin de voler dans les champs, ſur les montagnes, de chercher une retraite ſur les arbres, & d'être réduite pour toute nourriture à quelques graines ſauvages: tandis que je me nourrris du pain que je prends dans les mains d'Anacréon même: que je bois dans ſa coupe le vin qu'il a goûté. Quand j'ai bu, je tourne amoureuſement autour de mon maître; je le couvre enſuite de mes ailes; & ſi je me ſens aſſoupie, je vais me poſer & je m'endors ſur ſa Lyre. Tu es inſtruit; adieu: tu m'as rendue plus babillarde qu'une Corneille.

Vu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacréon, qui me donne
Du même vin qu'il ordonne
Pour ſa bouche; & quand j'ai bu,
Et mignonnement repu,
Sur ſa tête je ſautelle;
Puis de l'une & l'autre aile
Je le couvre, & ſur les bords
De ſa Lyre je m'endors.

Les deux derniers vers de Remi Belleau ſont très-imitatifs: on croit voir la Colombe s'endormir peu à peu ſur la Lyre de ſon maître. Le Poëte François a tâché d'imiter la cadence des vers grecs qu'il ſuffit de ſavoir lire, pour en ſentir toute la beauté.

ODE X.

SUR UN AMOUR DE CIRE.

Un jeune homme vendoit un Amour de cire. Me trouvant auprès de lui, combien veux-tu, lui dis-je, de cette petite ſtatue ? Il me répondit en Dorien, donnez-m'en ce que vous voudrez. Je vous dirai ſincérement que je ne ſuis point ouvrier en cire; mais je ne veux pas habiter davantage avec un Amour qui ſe plaît à conſumer tout de ſes feux (1). En ce cas donne-moi donc pour une drachme, donne-moi cet hôte charmant (2). Pour toi, ô Cupidon, enflamme ſoudain mon cœur, ſinon je te jette au feu, & je te fais fondre toi-même.

ODE XI.

SUR LUI-MÉME.

Les femmes me diſent; tu es vieux, ô Anacréon! prends ce miroir, vois, tu n'as plus de

(1) Nous préférons la correction de Corneille de Paw. Le texte ordinaire porte *qui déſire tout.*

(2) *Donne-moi ce Dieu charmant qui partagera mon lit.*

cheveux, ton front eſt chauve. Quant à mes cheveux j'ignore ſi j'en ai ou je n'en ai point: mais je ſais que plus un vieillard approche de la mort, plus il doit ſe livrer aux plaiſirs.

ODE XII.

SUR UNE HIRONDELLE.

COMMENT, Hirondelle babillarde, comment veux-tu que je te puniſſe? Couperai-je le bout de tes ailes, ou plutôt t'arracherai-je la langue, comme le barbare Térée? pourquoi avant l'Aurore es-tu venue diſſiper par tes chants mes ſonges délicieux?

ODE XIII.

SA FUREUR.

L'EFFÉMINÉ Atys, devenu, dit-on, furieux par la vengeance de Cybèle, faiſoit retentir les échos des montagnes (1). Ceux qui boivent de l'eau myſtérieuſe de la fontaine de Claros, con-

(1) Cybèle ayant reconnu qu'Atys s'étoit refroidi pour elle, le fit mutiler & entrer en fureur. Le Poëte fait alluſion à cette vengeance. On peut conſulter le diſcours de l'Empereur Julien ſur la mère des Dieux.

ſacrée à Phébus, entrent en fureur, & prophétiſent à grands cris. Pour moi je veux, parfumé d'eſſences, plein de Bacchus, je veux me livrer avec ma maîtreſſe à d'amoureux tranſports.

ODE XIV.

L'AMOUR VAINQUEUR.

C'EN eſt fait, il faut que j'aime. L'Amour me le conſeilloit l'autre jour; mais inſenſé que j'étois, je fus rebelle à ſes conſeils. Soudain ce Dieu prend ſon carquois, arme ſon arc, & ſe diſpoſe à me combattre. Comme Achille, j'endoſſe une cuiraſſe, je ſaiſis un bouclier, un javelot, & je combats contre l'Amour. Il lance ſes traits, je fuis. Quand il les eut tous épuiſés, furieux, il ſe lance lui-même au lieu de trait, pénétre au fond de mon cœur, & m'ôte les forces. En vain je tiens ce bouclier: je ne peux rien au-dehors; le combat ſe livre au-dedans de moi-même.

ODE XV.

SUR SES GOUTS.

JE vois avec indifférence Gygès, Roi de Sardis. La ſoif de l'or ne me tourmente point;

je ne ſuis nullement jaloux du ſort des tyrans, Tout mon ſoin, c'eſt de parfumer mes cheveux; de ceindre ma tête de couronnes de roſes. Je ne penſe qu'au préſent. Et, qui connoît le lendemain ? Bois donc, pendant que tes jours ſont ſereins; goûte les plaiſirs de la table; fais des libations à Bacchus, de peur qu'une maladie ſubite ne te diſe : *déſormais tu ne boiras plus.*

ODE XVI.

SUR LUI-MÊME.

TU chantes les guerres des Thébains : un autre célébre les guerres des Phrygiens : & moi je chante mes défaites. Ni cavalerie, ni flotte, ni infanterie, n'ont cauſé ma perte. Mais un ennemi bien différent, les yeux enflammés de ma maîtreſſe me percent juſqu'au fond du cœur (1).

(1) Henri IV. ce bon Roi, ce père de ſes peuples, ce Prince aimable, dont on ne peut prononcer le nom ſans attendriſſement, dit un jour au Nonce du Pape, qui ſe trouvoit avec lui à un ballet, compoſé de quinze femmes, des plus belles & des plus qualifiées de la Cour : *M. le Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel Eſcadron, ni de plus périlleux que celui-là.*

ODE XVII.

SUR UNE COUPE D'ARGENT.

VULCAIN, fonds cet argent : fais, non une armure complette, (car quels charmes ont pour moi les combats) mais une coupe large & profonde. Ne repréſente deſſus ni la brûlante canicule, ni le chariot, ni le triſte Orion. Qu'ai-je beſoin des Pléïades, des étoiles du Bootes ? Grave tout autour des vignes, des grappes de raiſin, l'Amour & Bathylle, foulans la vendange avec le charmant Bacchus.

Aulu-gelle rapporte que cette Ode fut chantée & jouée ſur des inſtrumens, pendant un repas auquel il aſſiſtoit. Elle a été rendue en latin, un peu différemment par Crinitus. Cette traduction, ou plutôt cette imitation m'a paru très-agréable. Je vais la donner ici en françois.

Puiſſant Dieu de Lemnos, Vulcain, façonne-moi une coupe d'argent : qu'elle ſoit large & profonde. Ne grave deſſus ni les Aſtres, ni le Bootes, ni les Pléïades, ni Mars armé de ſa cuiraſſe, ni les combats ſanglans. Que m'importent les Aſtres, Mars & les combats. Repré-

ſente plutôt Bacchus chancelant, des vignes flexibles, des pampres verdoyans, des grappes vermeilles, des branches errantes de lierre, & l'Amour dardant de tous côtés ſes feux vainqueurs.

ODE XVIII.

SUR LE MÊME SUJET.

BEL art, déploye toute ta magie; grave ſur une coupe charmante, le printems, cette ſaiſon qui produit les roſes, nos plus chères délices...

. . . . . .

Artiſte fameux, mets en œuvre cet argent, fais un vaſe, & repréſente deſſus des feſtins délicieux; mais je t'avertis de ne graver ni des ſacrifices étrangers, ni des ſujets terribles. Figure plutôt le fils de Jupiter, Bacchus qui nous prodigue ſon Nectar, & Vénus lui offrant une coupe, en applaudiſſant au jeune Hyménée. Grave ſous les pampres épais d'une vigne chargée de grappes, les Amours déſarmés, & les Graces riantes, formant un grouppe d'aimable jeunes gens; ou, ſi tu l'aimes mieux, repréſente Apollon, jouant & folâtrant (1).

(1) Corneille de Paw croit avec raiſon que cette Ode eſt compoſée de deux fragmens. J'ai fait uſage de ſes corrections. Je n'avertis pas toujours quand je ſuis ce Commentateur.

ODE XIX.

QUE TOUT BOIT.

LA terre boit la pluie : les arbres pompent ſes ſucs : la mer engloutit les fleuves (1) : le ſoleil boit la mer, & la lune boit les feux du ſoleil. Pourquoi donc me contrarier, ô mes amis, quand je veux boire ?

ODE XX.

LES SOUHAITS.

NIOBÉ fut changée en rocher ſur les monts Phrygiens ; & la fille de Pandion métamorphoſée en hirondelle fendit les airs. Pour moi que ne ſuis-je ton miroir, tu me fixerois ſans ceſſe ! ta tunique (2), tu me porterois toujours ! Je voudrois être l'onde pure, où tu viens baigner ton beau corps. Que ne ſuis-je les parfums

(1) On n'a point encore rendu le ſens de ce vers : on traduit ordinairement. *la mer boit les vents.* Cette idée ne préſente aucun ſens raiſonnable.

(2) La tunique chez les Grecs ſe mettoit ſur la peau.

dont tu te fers : la bandelette qui preſſe ton ſein : l'ornement de ton col ! Jeune beauté, que ne ſuis-je au moins ta chauſſure, tu me preſſerois de tes pieds délicats (1) !

Les vers ſuivans renferment peut-être plus de délicateſſe, plus de volupté que ceux-mêmes d'Anacréon,

Que ne ſuis-je la fougère
Où, ſur le ſoir d'un beau jour,
Se repoſe ma Bergère
Sous la garde de l'Amour !

Que ne ſuis-je le zéphire
Qui careſſe ſes appas !

(1) Une perſonne d'un goût ſûr, d'un tact fin & délicat, M. Rigoley de Juvigny, croit que l'on devroit traduire à peu près de cette manière : *que ne ſuis-je ta chauſſure, je toucherois, je preſſerois tes pieds délicats.* Ce ſens eſt fort beau, & préſente quelque choſe de plus voluptueux encore que le vers d'Anacréon. J'avoue avec plaiſir, que j'ai les plus grandes obligations à M. de Juvigny, en matière de goût & de délicateſſe. Il a bien voulu revoir ma traduction, & m'aider de ſes conſeils, que j'ai toujours ſuivis.

On a eu tort de traduire par le mot bas de *ſoulier* : les termes de *brodequin*, de *cothurne*, ne ſont pas plus juſtes. Le *ſandalon* étoit une eſpèce de chauſſure de femmes, compoſée d'une ſeule ſemelle qui s'attachoit avec des bandelettes & des agrafes.

L'air que ſa bouche reſpire ;
La fleur qui naît ſous ſes pas !

Que ne ſuis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans ſon ſein !
Que ne ſuis-je la parure
Qu'elle met ſortant du bain !

Que ne ſuis-je cette glace
Où ſes charmes répétés,
Offrent à l'œil une grace
Qui ſourit à ſes beautés !

Que ne ſuis-je la fauvette,
Qu'avec plaiſir elle inſtruit ;
Et qui ſans ceſſe répète :
Baiſez, baiſez jour & nuit !

ODE XXI.

SUR SA SOIF.

DONNEZ, femmes charmantes, donnez que je boive à pleine coupe ! Quoique j'aie bu déja beaucoup, je ſuis très-altéré : je puis à peine reſpirer. Donnez-moi de ces fleurs ! mon front deſſéche les couronnes que je porte. Mais comment pourrai-je diſſiper les feux de mon amour ?

ODE XXII.

A BATHYLLE.

ASSEYEZ-VOUS, ô mon cher Bathylle, ſous cet ombrage délicieux. Les feuilles naiſſantes, & les tendres rameaux de ce bel arbre ſont agités mollement par les zéphirs. Une fontaine limpide coule dans les environs avec un doux murmure. Peut-on voir une retraite auſſi charmante, & ne pas s'y repoſer un inſtant !

Grotte, d'où ſort ce clair ruiſſeau,
De mouſſe & de fleurs tapiſſée,
N'entretiens jamais ma penſée
Que du murmure de ton eau.

CHAULIEU.

ODE XXIII.

SUR L'OR.

SI Plutus prolongeoit avec ſes richeſſes la vie des hommes, j'accumulerois des tréſors, je les garderois ſoigneuſement. Au moment fatal j'en donnerois une partie à la mort, afin qu'elle me laiſſât. Mais ſi les mortels ne peuvent rache-

ter leur vie, à quoi l'or me ſerviroit-il ? Pourquoi gémirois-je inutilement ? Pourquoi verſerois-je des pleurs, ſi la mort eſt inévitable ? Je préfère aux tréſors, d'excellent vin, les entretiens de mes amis, & les douceurs que je goûte dans les bras voluptueux de ma maîtreſſe.

ODE XXIV.

SUR LUI-MÊME.

JE ſuis né mortel : je dois parcourir rapidement la carrière de la vie : je ne me reſſouviens que de mes jours écoulés, ſans connoître ceux qui me reſtent. Loin de moi, cruelles inquiétudes, ne troublez point mon repos ! Avant que la mort me ſurprenne je veux badiner, rire & danſer avec le charmant Bacchus.

Gacon rend ainſi cette Ode :

Je ſuis né pour mourir ; c'eſt un Arrêt du ſort :
De mes jours écoulés je ſais quel eſt le nombre ;
Et l'avenir cache dans l'ombre
L'heure qui doit marquer ma mort.
Mais ſans ſonder la deſtinée
Par de trop curieux déſirs ;
Avant cette triſte journée,
Je ne ſonge qu'à mes plaiſirs.

ODE XXV.

SON AMOUR POUR LE VIN.

MES inquiétudes s'évanouiſſent, quand je bois du vin. A quoi ſervent tant de ſoins, de peines, de gémiſſemens ? Il faut que je meure, malgré tous mes regrets ; &, pourquoi ne mettrois-je pas à profit le préſent ? Buvons, ô mes amis, de la liqueur du beau Bacchus ; le chagrin s'endort au milieu des coupes.

Gacon traduit ainſi cette Ode :

Buvons, eſt-il un plus doux ſort ?
Contre les accidens le vin nous fortifie,
Bien mieux que la Philoſophie.
A quoi bon tant de ſoins pour prévenir la mort ?
Je ſais que, tôt ou tard, nous deviendrons ſa proie :
Mais puiſqu'il nous faut tous finir,
Paſſons le préſent avec joie,
Et ne craignons point l'avenir.

ODE XXVI.

SUR LE MÊME SUJET.

BACCHUS bannit tous mes chagrins : quand j'ai bu, je crois poſſéder les tréſors de Créſus, & je chante des airs agréables. Couché mollement, la tête couronnée de lierre, je dédaigne tout l'Univers. Allez combattre : pour moi je veux boire. Vîte, que l'on m'apporte une coupe ; j'aime mieux perdre la raiſon que la vie.

Le voluptueux Chaulieu penſoit comme Anacréon, ſi l'on en doit juger par les vers ſuivans.

Cher ami, vois dans ce verre
Pétiller ce jus divin :
Quand tout le monde eſt en guerre,
J'adore en paix ma catin.
Avec elle & le bon vin,
Je me ſuis fait un deſtin,
Dont la douceur infinie
N'aura jamais de fin
Que celle de ma vie.

ODE XXVII.

SUR LE MÊME SUJET.

JE danſe, dès que je ſuis échauffé par la liqueur de Bacchus qui chaſſe les ſoucis, & fait naître la joie. Je ſais goûter des plaiſirs délicats, ma gré mon amour pour le vin. Le bruit des inſtrumens, les chanſons & Vénus, me font éprouver de douces ſenſations, & je veux toujours danſer.

Sanguin de ſaint Pavin, libertin fameux, & diſciple de Théophile, s'eſt peint ainſi lui-même.

Je n'ai l'eſprit embarraſſé
De l'avenir, ni du paſſé.
Ce qu'on dit de moi peu me choque ;
De force choſes je me mocque ;
Et ſans contraindre mes deſirs,
Je me donne entier aux plaiſirs,
Le jeu, l'amour, la bonne chère, &c.

ODE XXVIII.

PORTRAIT DE SA MAITRESSE.

PEINTRE fameux, Peintre incomparable dans cet Art cultivé à Rhodes, peins d'après mon

récit ma maîtreſſe abſente. Peins ſes beaux cheveux noirs, ondoyans ; qu'ils paroiſſent exhaler, s'il eſt poſſible, les plus doux parfums. Trace ſous l'ébène de ces cheveux, un grand front d'ivoire. Ne ſépare, ni ne confonds ſes ſourcils ; qu'ils naiſſent & ſe terminent par un arc imperceptible. Peins ſes paupières noires, ſes yeux bleus, tels que les a Minerve, & pleins de feu : qu'ils brillent d'une humide flamme, comme ceux de Vénus. Pour peindre le nez & les joues, mêle la blancheur du lait, à la fraîcheur, à l'éclat de la roſe. Que ſes lèvres invitent, appellent le baiſer. Que les Graces voltigent ſur ſon menton délicat, autour de ſon col d'albâtre. Enfin, couvre ſon beau corps d'une robe de couleur purpurine : laiſſe à travers échapper quelques attraits, qui faſſent juger de la beauté de ceux qu'on ne voit pas. Finis : c'eſt ma maîtreſſe elle-même. O portrait enchanteur, tu vas parler !

Cette Ode eſt un chef-d'œuvre. Anacréon n'a raſſemblé dans ce portrait de ſa maîtreſſe, que des penſées fines, délicates, voluptueuſes ; des expreſſions brillantes, douces, tendres & molles, pour ainſi dire. Le Peintre des graces peut ſeul exprimer le coloris ſéduiſant de ce portrait.

O toi, qui peins d'une façon galante,
Maître paſſé dans Cythère & Paphos,
Fais un effort : peins-nous Iris abſente.
Tu n'as pas vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour mon repos :
Je m'en vais donc t'inſtruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis & des roſes ;
Après cela des amours & des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choſes ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne ſauroit découvrir le myſtère :
Traits ſi pareils jamais ne ſe ſont vus ;
Et tu pourras à Paphos & Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

LA FONTAINE.

ODE XXIX.

L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES MUSES.

LES Muſes enchaînèrent un jour Cupidon avec des fleurs, & le laiſsèrent ſous la garde de la beauté. Vénus cherche l'Amour pour le délivrer ; promet le prix de ſa rançon. C'eſt en-vain ; l'on briſeroit ſes chaînes, qu'il ne s'enfuiroit pas ; il aime trop ſa captivité (1).

(1) La liberté vaut-elle un ſi doux eſclavage ?
Melle. DE LOUVENCOURT.

Cette Ode a donné naiſſance à la Comédie des *Graces* de M. de Saint-Foix. Cette dernière pièce paroît écrite par Cupidon, par les Graces elles-mêmes. L'Ode d'Anacréon a toute la fraîcheur, & tout l'éclat d'un bouton de roſe : en voici la traduction en vers par Gacon.

Un jour les neuf ſavantes Sœurs,
Par une aimable tyrannie,
Après avoir lié l'Amour avec des fleurs,
Le donnèrent en garde à la belle Uranie.
Vénus pour racheter ſon fils,
De ſa rançon offre le prix.
Mais s'étant fait une habitude
De ſa douce captivité,
Il préfère la ſervitude
Aux charmes de la liberté.

ODE XXX.

PORTRAIT DE BATHYLLE.

O toi qui d'une main habile,
Veux faire un portrait de Bathylle,
Pour dignement t'en acquitter,
Peintre, tu n'as qu'à m'écouter !
D'abord fais que ſa chevelure
Soit d'un noir luiſant dans le fond,
Et que flottant à l'aventure,

Le bout tire un peu ſur le blond.
Sous ſes ſourcils, d'un noir d'ébène,
Peins ſes beaux yeux, dont les regards
Nous laiſſent diſcerner à peine,
S'ils ſont de Vénus, ou de Mars.
Que ſur l'une & l'autre joue
Un petit poil folet ſe joue;
Et fais qu'une aimable pudeur
S'y trouve jointe à la candeur.
A l'égard de ſa bouche aimable,
Moi-même je ne trouve pas
Un terme qui ſoit convenable,
Pour t'en exprimer les appas.
Comme de ſa noble éloquence,
Tu ne peux peindre les douceurs,
Fais que, même par ſon ſilence,
Il touche & gagne les cœurs.
Pour ſon col, peins d'après nature,
Le col du Mignon de Vénus.
Donne-lui les mains de Mercure,
Et l'eſtomac du beau Bacchus.
Fais qu'à ſon air on reconnoiſſe,
Qu'enflammé depuis peu de jours,
Un deſir inconnu le preſſe;
Effet des premières amours.
Je perdrois le tems en paroles,
Si j'exigeois de ton pinceau,
Qu'il repréſentât ſes épaules;
Ce n'eſt pourtant pas le moins beau.
Mais puiſqu'il ne t'eſt pas poſſible
De rendre leur beauté viſible;

Pour finir ce rare portrait ;
Donne à ſes pieds le dernier trait.
C'eſt aſſez : un ſi bel ouvrage
Ne ſauroit jamais ſe payer :
Voilà Bathylle tout entier :
Tel eſt ſon port & ſon viſage.
Porte-le au temple de Junon ;
Car alors il ſera facile,
De prendre Apollon pour Bathylle ;
Ou Bathylle pour Apollon.

GACON.

ODE XXXI.

FUREUR BACHIQUE.

Au nom des Dieux, laiſſez, laiſſez-moi boire à pleine coupe ! Je veux, je veux me livrer à une aimable folie. Alcméon & Oreſte devinrent furieux après avoir tué leurs mères. Pour moi, je veux ſans être ſouillé de meurtres, mais échauffé par la liqueur de Bacchus, je veux éprouver de doux tranſports. Hercule, agité par les Furies, briſoit l'arc & le peſant carquois d'Iphitus. En proie à la fureur, Ajax frappoit ſon bouclier avec l'épée d'Hector. Pour moi je veux, une large coupe à la main, les cheveux couronnés de fleurs, ſans arc, ſans épée, je veux me livrer à de douces fureurs.

Gouverne qui voudra cet immenſe univers :
Tout eſt indifférent dans la fureur bachique.
A l'ombrage des pampres verds,
Le buveur dégagé de mille ſoins divers,
Au culte de Bacchus ſans réſerve s'applique ;
Et bravant du bon ſens le pouvoir tyrannique,
Il met ſa raiſon dans les fers.

Mme. DESHOULIERES.

ODE XXXII.

SES AMOURS INNOMBRABLES.

SI vous pouvez compter toutes les feuilles des arbres, nombrer les flots de la mer entière, je vous charge ſeul du calcul de mes amours. Mettez premièrement vingt maîtreſſes d'Athènes : enſuite quinze : ajoutez-en un nombre infini de Corinthe, ville d'Achaïe, où les femmes ont tant d'attraits : deux mille de Lesbos, d'Ionie, de Carie, de Rhodes . . . Que dites-vous ? vous exagérez ? Et je n'ai point encore parlé de mes maîtreſſes de Syrie, de Canope, de Crète, cette île fameuſe, où l'Amour célèbre ſes myſtères. Ajouterai-je les Beautés qui ont enflammé mon cœur au-delà de Cadix, de la Bactrianne, & des Indes ?

ODE

ODE XXXIII.

SUR LE MÊME SUJET.

TU reviens tous les ans, hirondelle chérie; tu conſtruis ton nid pendant les beaux jours, & l'hiver tu pars ſubitement pour revoir, ou les bords du Nil, ou Memphis. Cupidon fait continuellement ſon nid au fond de mon cœur. Un Amour veut eſſayer ſes aîles, un autre eſt encore dans la coque; tandis qu'un troiſieme eſt ſeulement à demi-éclos. Ces petits Amours ne ceſſent de pouſſer des cris confus. Les plus âgés nourriſſent les plus jeunes, qui, devenus bientôt grands eux-mêmes, en produiſent d'autres à leur tour. Que deviendrai-je? il m'eſt impoſſible de porter dans mon cœur cet eſſaim nombreux d'Amours.

ODE XXXIV.

A UNE JEUNE FILLE.

NE me fuyez pas à cauſe de mes cheveux blancs. Ne dédaignez pas mon amour, parce que toute la fleur de la jeuneſſe brille ſur votre viſage. Conſidérez combien les lis éclatans, mêlés avec des roſes, forment des couronnes agréables!

Il eſt vrai que la vieilleſſe
A fait blanchir mes cheveux :
Mais de la vive jeuneſſe
J'ai ſçu conſerver les feux.
Ah ! malgré tout l'avantage
Que vous donne le bel âge,
Venez, uniſſons nos cœurs :
Dans ces couronnes de fleurs
Voyez avec quelle grace,
Belle Eucharis,
Une roſe s'entrelace
Avec les lis.

ODE XXXV.

SUR UN TABLEAU D'EUROPE.

CE taureau me paroît être Jupiter : il porte ſur ſon dos une jeune Sidonienne ; traverſe le vaſte Océan, & de ſes pieds fend les flots. Un autre taureau ne quitteroit point ſes pâturages pour nager ſur l'onde : Jupiter ſeul peut l'avoir tenté.

ODE XXXVI.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

A QUOI bon m'enſeigner les loix & les ſophiſmes captieux des Rhéteurs ? quel avantage retirerai-je de toutes ces diſputes, qui ne me ſerviront jamais de rien ? apprenez-moi plutôt à boire de la douce liqueur de Bacchus : enſeignez-moi plutôt à folâtrer avec l'aimable Cypris. Ma tête eſt couronnée de cheveux blancs ; le tems preſſe : donne-moi de l'eau ; verſe du vin ; endors ma raiſon : bientôt tu me dépoſeras dans le tombeau. Les morts n'ont plus de déſirs.

ODE XXXVII.

SUR LE PRINTEMS.

CONSIDÉREZ comme, au retour du Printems, les roſes brillent de tous leurs charmes. Regardez les ondes amollies par la douceur de la ſaiſon nouvelle : voyez les plongeons ſe jouer ſur l'eau : examinez les grues qui s'en retournent. Le ſoleil répand ſes rayons ſans obſtacle. Les nuages ténébreux ſont diſſipés. Les campagnes cultivées offrent un coup d'œil riant. La

terre ſe couvre d'une agréable verdure. L'olive ſe développe. La vigne ſe couronne de pampres verdoyans. Les jeunes fruits paroiſſent en abondance, à travers les feuilles & les tendres rameaux.

ODE XXXVIII.

SON GOUT POUR LE PLAISIR.

JE ſuis vieux : cependant je bois mieux encore que les jeunes gens. Faut-il danſer ? au lieu d'appui, je tiens une bouteille (1). Je n'ai pas beſoin de la plante conſacrée à Bacchus (2). Aille combattre qui voudra : il le peut. Eſclave, apporte-moi une coupe délicieuſe, remplie d'un vin exquis ? Quoique blanchi par les années, j'imiterai Silène en danſant.

(1) *Je tiens un outre.* Le Poëte fait peut-être alluſion à la fête des *Aſcolies* en uſage chez les Grecs. Le Scholiaſte s'exprime ainſi : « Quand » on célébroit la fête des vaiſſeaux, on met» toit au milieu de la place un outre enflé. Ceux » qui vouloient diſputer le prix, étoient obli» gés de ſe tenir deſſus, juſqu'à ce qu'ils euſſent » vuidé l'outre qu'ils tenoient. Celui qui avoit » fini le premier, ſans vaciller, recevoit, pour » ſa victoire, un outre plein de vin ».

(2) *érule*, plante que l'on portoit dans les ſacrifices de Bacchus. De-là venoit le proverbe : *pluſieurs portent la férule, mais peu ſont inſpirés de l'eſprit de Bacchus.*

ODE XXXIX.

SUR LE MÊME SUJET.

QUAND je bois du vin, la joie paſſe dans mon cœur, & je célèbre les Muſes. Quand je bois, je livre aux vents qui grondent ſur la mer, les conſeils, les inquiétudes & les ſoins. Quand je bois, une douce ivreſſe s'empare de ma raiſon; je danſe & je reſpire le doux parfum des fleurs. Ai-je bu, je forme des couronnes dont je ceins ma tête, & je chante le calme délicieux de la vie. Dès que j'ai bu, je me parfume d'eſſences odoriférantes; je ſerre étroitement entre mes bras une jeune beauté, & je célèbre Vénus. Quand je bois du vin dans une coupe à larges bords, mon ame s'épanouit, & je goûte avec mes amis le plaiſir de la danſe. Quand je bois, c'eſt un gain véritable. C'eſt le ſeul avantage que je remporterai, puiſque nous devons tous mourir.

Buveur amoureux,
Sans ſoins, ſans attente,
Je n'ai qu'à ſaiſir
Un riant loiſir:
Pour l'heure préſente
Toujours un plaiſir;
Pour l'heure ſuivante
Toujours un déſir.

L. C. D. B.

ODE XL.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

UN jour Cupidon n'apperçut pas une Abeille endormie au milieu d'un buiſſon de roſes : il en fut piqué au doigt. Il reſſent une vive douleur ; pouſſe des cris ; court, vole vers la belle Vénus. Je ſuis perdu, ma mère, s'écrie-t-il, je ſuis perdu : je me meurs : un petit ſerpent aîlé, que les Laboureurs nomment Abeille, vient de me bleſſer. Si l'aiguillon d'une petite Abeille, répond Vénus, cauſe tant de douleur, juge par-là, ô Cupidon, de la bleſſure que font tes traits.

Longepierre s'exprime ainſi au ſujet de cette Ode. « Voici celle qui m'a toujours le plus touché : c'eſt véritablement le langage de Vénus » & de l'Amour ; & tout ce que l'un & l'autre » peut avoir de douceur, eſt répandu dans cette » Ode divine. La fiction en eſt toute ingénieuſe, » & toute charmante ; l'expreſſion délicate & » fine ; la réflexion de Vénus au-deſſus de tout » ce que l'on en peut dire : enfin ce n'eſt que » grace, & que beauté «. Gacon parle auſſi avantageuſement de cette Ode. « Peut-on » traiter un ſujet ſi ſtérile de lui-même par une

» fable plus riche en toutes ſes parties ? Quelle » ſimplicité & quelle naïveté dans le petit » Amour ! Mais quelle douceur mêlée d'une » fine raillerie dans la mère des Graces ! »

Théocrite charmé de la beauté de cette Ode, s'eſt exercé ſur le même ſujet : nous joignons ici la traduction de ſon Idylle.

Un jour une Abeille irritée bleſſa l'Amour qui déroboit le miel de ſes ruches, & lui piqua le bout des doigts. Ce Dieu reſſent de la douleur : ſa main ſe gonfle : il frappe du pied la terre ; court vers ſa mère, lui montre ſa bleſſure, ſe plaint de ce qu'un petit inſecte, comme l'Abeille, cauſe de ſi grandes douleurs. Amour, lui répond Vénus en ſouriant, ne reſſembles-tu pas aux Abeilles ? quoique petit, quelles bleſſures ne fais-tu pas !

En comparant ces deux pièces, on trouve plus de naturel dans Anacréon, & plus d'art dans Théocrite. Mademoiſelle de Louvencourt a, pour ainſi dire, fondu ces deux pièces, & en a compoſé une Cantate charmante, intitulée également, *l'Amour piqué par une Abeille* : la voici.

Dans les jardins enchantés de Cythère,
Vénus raſſembloit les Amours ;
La froide indifférence, & la raiſon ſévère

De ces aimables lieux ſont bannis pour toujours,
Mille Amans fortunés, conduits par la conſtance,
Y reçoivent le prix des vœux qu'ils ont offerts ;
Et tout y reſſent la préſence
Du Dieu charmant qu'adore l'univers.
Sous les loix de la jeune Flore,
Un éternel Printemps enchaîne les zéphirs ;
Et les fleurs qu'on y voit éclore,
Sont l'ouvrage de leurs ſoupirs.
Les ruiſſeaux amoureux mêlent leur doux murmure
Aux concerts des oiſeaux qui chantent nuit & jour ;
Le ſoleil y répand une clarté plus pure,
Qu'il emprunte des feux que lui prête l'amour.
Tandis que les Amours, dans ces jardins épars,
Moiſſonnent du Printemps la richeſſe éclatante,
Une Roſe naiſſante,
Du tendre Amour arrête les regards
Rien n'eſt ſi beau que vous, dit-il, dans ce bocage ;
Jeune Roſe pleine d'appas,
Si d'autres fleurs naiſſent dans ces climats,
C'eſt pour vous rendre un doux hommage.
Qu'à votre gloire tout conſpire :
Faites l'ornement du Printemps :
Formez dans l'amoureux empire
Les chaînes des heureux amans ;
Parez les Graces immortelles
Qui ſuivent la Mère d'amour.
Rendez à la beauté, par un juſte retour,
Encor des armes nouvelles.
L'Amour charmé cède au déſir preſſant
De cueillir une fleur ſi belle ;

Mais dans le même inſtant une Abeille cruelle
Oſe bleſſer ce Dieu charmant.
Je me meurs, je ſuccombe à ma douleur mortelle,
Dit à Vénus, l'Amour en ſoupirant:
Vénus ſourit de ſa douleur amère,
Elle guérit bientôt ſa bleſſure légère,
Et par ces mots appaiſe ſon tourment.
Charmant vainqueur, tu nous expoſes
A des maux cent fois plus cuiſans!
Par les peines que tu reſſens,
Juge des maux que tu nous cauſes!
Tes traits, puiſſant Dieu des amours,
Font reſſentir des peines plus cruelles;
Ils portent dans les cœurs mille atteintes mortelles,
Que tu ne guéris pas toujours.

ODE XLI.

SUR LE PLAISIR ET LE VIN.

BUVONS, rions & chantons en l'honneur de Bacchus, inventeur de la danſe. Ce Dieu aime les chanſons, ſe plaît avec Cupidon, rend Vénus plus touchante, fait naître les graces, procure une douce ivreſſe, calme les inquiétudes, aſſoupit les chagrins. Lorſque d'aimables jeunes gens m'apportent du vin, ma triſteſſe s'enfuit avec les nuages que chaſſent les vents.

Prenons nos coupes, diſſipons nos ennuis. Pourquoi ſe livrer aux ſollicitudes ! Notre vie eſt incertaine. Comment pouvons-nous prévoir l'avenir ? Parfumé d'eſſences, plein d'un nectar délicieux, je veux danſer & folâtrer avec des beautés charmantes. Que le chagrin ronge ceux qui le veulent bien. Pour nous, aimables convives, buvons, rions & chantons en l'honneur de Bacchus.

Triomphe, victoire :
Honneur à Bacchus ;
Publions ſa gloire.
Triomphe, victoire :
Buvons aux vaincus.
Bruyante trompette,
Secondez nos voix :
Sonnez leur défaite ;
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.
Triomphe ; victoire :
Honneur à Bacchus, *&c.*

ROUSSEAU.

ODE XLII.

SUR LE MÊME SUJET.

J'AIME les danſes du charmant Bacchus : je me plais à toucher du luth auprès d'un jeune

buveur intrépide. Cependant je préfère à tous les autres plaiſirs, celui de me couronner de fleurs d'hyacinthe, de rire & de folâtrer avec de jeunes Beautés. Mon cœur ne connoît ni la jalouſie, ni l'envie meurtrière. Je fuis les traits perçans de la langue médiſante. Je déteſte les querelles excitées par le vin dant les feſtins deſtinés à la joie. Menons une vie tranquille, en danſant aux accords du luth, avec des Beautés parées des graces de la jeuneſſe.

Fidèles ſectateurs du plus charmant des Dieux,
Ordonnez le feſtin, apportez-moi ma lyre;
Célébrons entre nous un jour ſi glorieux :
Mais parmi les tranſports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits ſéditieux,
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laiſſons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre & le carnage;
Les dards du centaure ſauvage,
Ne doivent point ſouiller nos innocentes mains.
Banniſſons l'affreuſe Bellone
De l'innocence des repas;
Les Satyres, Bacchus & Faune
Déteſtent les combats.
Malheur aux mortels ſanguinaires,
Qui par de tragiques forfaits
Enſanglantent les doux myſtères
D'un Dieu qui préſide à la paix.

ROUSSEAU.

ODE XLIII.

SUR LA CIGALE.

Nous connoiſſons tout ton bonheur, heureuſe Cigale. Après avoir bu un peu de roſée, tu chantes délicieuſement (1) ſur les arbres élevés. Tout ce que tu vois dans les champs ; tout ce que produiſent les ſaiſons t'appartient. Tu es l'amie des laboureurs : jamais tu ne leur fais de tort. Douce Prophéteſſe du Printemps (2), tu es chère à tous les mortels. Les Muſes t'aiment ; Apollon lui-même te chérit : il t'a donné une voix ſonore (3). tu ne reſſens point les atteintes

(1) *Tu chantes comme un Roi.*

(2) La Fontaine appelle le Roſſignol *le héraut du Printems.*

(3) Quoi qu'en diſent les Poëtes, la Cigale ne chante point, & ne peut même chanter. Les expériences modernes ont fait connoître que la Cigale eſt ventriloque, c'eſt-à-dire, que l'organe de ſa voix eſt dans ſon ventre. C'eſt une vraie tymbale, compoſée avec un art admirable, dont la membrane hauſſée & baiſſée preſtement par un muſcle à reſſort, frappe l'air, & forme ce bruit que les Poëtes honorent du nom de chant. La nature n'a donné qu'au mâle ſeul, la faculté de rendre ce bruit ou ce cri. M. de Réaumur ayant diſſéqué des Cigales, mit en jeu ces muſcles, & auſſitôt il fit parler une Cigale, morte depuis plus de trois mois.

de la vieilleſſe. Prudente Cigale, née de la terre, tu prends plaiſir à chanter. Inſenſible à la douleur, privée de chair & de ſang, tu es preſque ſemblable aux Dieux.

ODE XLIV.

SUR UN SONGE.

JE croyois dans un ſonge avoir des aîles, & courir avec rapidité. L'Amour, malgré le plomb qui chargeoit ſes pieds délicats, me pourſuivoit, & bientôt m'atteignit. Que peut me préſager un tel ſonge ? Mon cœur léger & volage va, je penſe, être enchaîné pour toujours.

A l'âge de dix-ſept ans, Mademoiſelle Potar Dulu compoſa une Ode Anacréontique, intitulée *le Songe* : elle eſt bien faite, n'a rien de commun avec celle d'Anacréon, que le titre. Comme elle eſt très-rare, on nous ſaura peut-être gré de la joindre ici.

A l'ombre d'un myrte aſſiſe,
Je m'endormis l'autre jour ;
Quel ſommeil ! quelle ſurpriſe !
Je vis en ſonge l'Amour.

Qu'il me paroiſſoit aimable !
Mon cœur en fut enchanté ;

Il n'avoit de redoutable,
Que ſon nom & ſa beauté.

Les zéphirs de leurs haleines
Agitoient ſes beaux cheveux ;
Il me les offroit pour chaînes,
Si je brûlois de ſes feux.

Ses yeux sûrs de tous leurs charmes,
Etoient vifs avec langueur ;
Lui falloit-il d'autres armes,
Pour dompter un jeune cœur ?

Sa main droite étoit armée
D'une lyre & d'un carquois :
Vois, dit-il, ta deſtinée,
Choiſis, chante, ou ſuis mes loix.

Prends ma lyre, & dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs ;
Sauve-toi par-là des flammes
Dont je brûle tous les cœurs.

Je fus long-tems incertaine ;
Mais cédant à ſon déſir,
Je pris la lyre avec peine,
Et je dis avec un ſoupir :

S'il étoit ſous ton empire,
Un mortel ſemblable à toi,
Je briſerois cette lyre,
Elle exige trop de moi.

S'il faut qu'un jour je te chante,
Le tems n'en eſt pas venu ;
Faut-il donc pour qu'on te vante,
Ne t'avoir jamais connu ?

Reprends ton préſent funeſte.
Laiſſe-moi, lui dis-je encor ;
Mais vers la voûte céleſte,
Il avoit pris ſon eſſor.

Ainſi, fatale victime
De ſes dangereux bienfaits,
Je le chante quand je rime,
Sans ſçavoir ce que je fais.

Bergères, craignez vos ſonges,
Quand vos ſens en ſont flattés ;
L'Amour, des plus doux menſonges,
Fait de triſtes vérités.

ODE XLV.

SUR LES TRAITS DE L'AMOUR.

DANS les antres de Lemnos, l'époux de la belle Cythérée forgeoit avec de l'acier les fléches des Amours. Vénus en trempoit la pointe dans un miel plein de douceur; tandis que Cupidon y mêloit du fiel. Mars de retour des combats, & agitant un énorme javelot, mépriſoit dédaigneuſement les traits de l'Amour. Cupidon lui dit: en voici un fort péſant; eſſaye, tu en jugeras toi-même. Mars reçoit le trait: Vénus ſourit. Certes, dit Mars en pouſſant un profond ſoupir, celui-ci eſt très-lourd: je te le rends. L'Amour lui répond malicieuſement, tu peux le garder.

« Quelle grace, dit Gacon, quelles images, » & quelle variété ne trouve-t-on pas dans » cette Ode! Vulcain, Vénus & l'Amour: la » patience d'un bon Mari, la bravoure d'un » Guerrier, la joie d'une Coquette, & la ma- » lice d'un Enfant gâté. En un mot les chagrins » & les douceurs qui ſe rencontrent dans l'A- » mour; & tout cela en moins de vingt vers. »

Nous allons joindre ici la belle Cantate de Rouſſeau, intitulée, *les Forges de Lemnos*. Elle eſt pleine de chaleur,

Dans ces antres fameux, où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes ;
Vénus faiſoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces, les plaiſirs lui prêtoient tous leurs charmes :
Et ſon époux couvert de feux étincelans,
Animoit en ces mots ſes Cyclopes brûlans.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne.
Excitons ces feux allumés :
Déchaînons ces vents enfermés ;
Que la flamme nous environne.

Que l'airain écume & bouillonne,
Que mille dards en ſoient formés :
Que ſous nos marteaux enflammés,
A grand bruit l'enclume réſonne.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne, *&c.*

C'eſt ainſi que Vulcain par l'Amour excité,
Armoit contre lui-même une Epouſe volage :
Quand le Dieu Mars, encor tout fumant de carnage,
Arrive l'œil en feu, le bras enſanglanté.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, & vous Calybes aſſemblés :
Eſt-ce pour amuſer des enfans inutiles,
Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

Hâtez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux.
Renoncez à forger la foudre,
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte en des fureurs ſi vaines,

Il ſe ſent tout-à-coup frappé d'un trait vengeur :
Quel changement ! quel feu répandu dans ſes veines ,
Couvre ſon front guerrier de honte & de rougeur !
Il veut parler : ſa voix ſur ſes lèvres expire ;
Il lève au ciel les yeux ; il ſe trouble ; il ſoupire ;
Toute ſa fierté cède , & ſes regards confus
Par les yeux de l'Amour arrêtés au paſſage ,
Achevent de faire naufrage
Contre un ſourire de Vénus.

Fiers Vainqueurs de la terre
Cédez à votre tour ;
Le vrai Dieu de la guerre
Eſt le Dieu de l'amour.
N'offenſez point ſa gloire ,
Gardez de l'irriter ,
C'eſt perdre la victoire
Que de la diſputer.

Fiers vainqueurs de la terre, *&c.*

ODE XLVI.

CONTRE L'ARGENT.

IL eſt fâcheux de n'aimer point : il eſt fâcheux d'aimer ; mais le plus grand des mal-

heurs, c'eſt d'aimer une ingrate (1). En amour la naiſſance ne ſert de rien : la ſcience & la vertu ſont mépriſées : on n'eſtime que l'argent. Périſſe le premier qui aima ce métal funeſte ! l'argent déſunit les frères : briſe les plus reſpectables liens du ſang : excite la guerre, les meurtres : & ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt par lui que nous périſſons nous autres Amans.

La traduction de Gacon eſt littérale, & aiſée en même-tems ; la voici :

C'eſt un mal d'être inſenſible ;
C'eſt un mal d'être amoureux ;
Mais des maux le plus terrible,
C'eſt d'aimer ſans être heureux.
L'eſprit, ni la politeſſe,
Ni même la qualité,
Ne peuvent ſans la richeſſe
Triompher de la beauté.
L'or ſeul aujourd'hui nous guide
Vers les faveurs de l'Amour.
Que maudit ſoit l'homme avide
Qui mit ce métal au jour.
Par lui l'on voit ſur la terre
Regner le trouble & la guerre :

(1) Ah ! que c'eſt un tourment affreux
D'aimer, ſans eſpoir d'être heureux.
DANCHET.

On voit le père & le fils
Vivre en mortels ennemis.
Mais des malheurs qu'il enfante,
Selon moi, l'un des plus grands,
C'eſt que ſans ceſſe il tourmente,
Et perd les pauvres Amans.

ODE XLVII.

SES GOUTS.

J'AIME un vieillard agréable : j'aime un jeune danſeur. Lorſqu'un vieillard danſe, ſes cheveux blancs annoncent qu'il eſt vieux, & ſa danſe que ſon eſprit eſt jeune encore.

ODE XLVIII.

SUR UNE ORGIE GALANTE.

DONNEZ-moi la lyre d'Homère ; mais ſans la corde deſtinée aux combats ſanglans. Apportez les coupes marquées par les loix ; apportez les billets que je les mêle (1) ! Enivré

(1) Le premier ſoin des Anciens, lorſqu'ils ſe mettoient à table, étoit d'élire au ſort un Roi du feſtin, qui régloit la grandeur des coupes, établiſſoit des loix pour boire, & préſidoit à tout.

du Jus de la treille, je vais danſer, marier ma voix au ſon de la lyre, & chanter des couplets bachiques au milieu des tranſports d'un aimable délire.

Ainſi puiſſé-je mollement
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale,
Où, content de ne plus ſouffrir
Cent maux dont la mort nous délivre,
Je ceſſe ſeulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourir!

CHAULIEU.

ODE XLIX.

TABLEAU DE BACCHANALES.

HABILE Peintre, écoute ma muſe lyrique; peins d'abord des villes livrées aux ris & aux plaiſirs. Peins les folâtres Bacchantes, jouant de leurs doubles flûtes; & ſi la cire peut répondre à tes efforts, peins les loix des Amans.

Cette Ode eſt remplie de lacunes : nous avons tâché d'en faire un tout aſſorti. Nous

allons mettre ſous les yeux du Lecteur un tableau analogue, & qui peut ſervir de ſupplément à Anacréon. Ce tableau a été tracé par une main ſavante & légère, dans un ouvrage délicieux, dont, ſans doute, le ſeul défaut eſt d'être écrit avec trop d'art, trop d'eſprit & de fineſſe. La nature l'emporte toujours ſur les ornemens les plus précieux, & les plus recherchés. Rien n'eſt plus parfait qu'une belle & ſimple nudité.

« Tout-à-coup nous entendîmes un grand » bruit, & un mêlange confus de voix & d'inſ» trumens de muſique .... Nous vîmes arriver » une troupe de Bacchantes, qui frappoient » la terre de leurs thyrſes, criant à haute » voix *Evohé* ! Le vieux Silène ſuivoit, monté » ſur un âne. Sa tête ſembloit chercher la » terre, & ſi-tôt qu'on abandonnoit ſon corps, » il ſe balançoit comme par meſure. La troupe » avoit le viſage barbouillé de lie. Pan paroiſ» ſoit enſuite avec ſa flûte, & les Satyres en» touroient leur Roi. La joie regnoit avec le » déſordre ; une folie aimable mêloit enſemble » les jeux, les railleries, les danſes, les chan» ſons ».

Le Temple de Gnide.

ODE L.

A BACCHUS.

LE Dieu qui rend les jeunes gens propres à la fatigue, entreprenans dans leurs amours, excellens danſeurs dans les feſtins, Bacchus deſcend ſur les côteaux, apporte aux hommes un philte délicieux, un nectar qui chaſſe les ennuis. Cette liqueur née de la vigne, eſt encore renfermée dans les raiſins, ſuſpendus à leurs ſeps (1). Quand on aura coupé ces grappes, toutes les maladies ceſſeront, la ſanté brillera ſur les viſages, & la joie regnera dans tous les eſprits juſqu'au retour de la vendange prochaine.

C'eſt dans cette ſaiſon ſi belle,
Que Bacchus prépare à nos yeux,
De ſon triomphe glorieux,
La pompe la plus ſolemnelle :
Il vient de ſes divines mains

(1) En Grèce on emportoit les grappes attachées à leurs ſarmens : on les expoſoit au ſoleil pendant dix jours, & à la fraîcheur d'un égal nombre de nuits : on les laiſſoit enſuite cinq autres jours ; & le ſixième on les fouloit, & on renfermoit la liqueur dans des vaiſſeaux. On peut conſulter Héſiode ſur cet article.

Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.
Autour de ſon char diaphane,
Les ris voltigeant dans les airs,
Des ſoins qui troublent l'univers,
Ecartent la foule profane. . . .
Les Satyres tout hors d'haleine,
Conduiſant les Nymphes des bois,
Au ſon du fifre & du hautbois
Danſent par troupes dans la plaine;
Tandis que les Sylvains laſſés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrſes entrelacés.

ROUSSEAU.

ODE LI.

VÉNUS REPRÉSENTÉE SUR UN DISQUE (1).

QUELLE main hardie & induſtrieuſe a pu graver ſur ce Diſque, avec tant d'art & de vérité, les flots amoncélés de la mer! Quel Artiſte ſublime & rival des Dieux a repréſenté ſi merveilleuſement l'aimable Mère des Amours? Elle eſt nue: l'onde ſeule couvre les beautés

(1) Cette Ode eſt défectueuſe dans le texte: elle n'en eſt pas moins digne d'Anacréon, quoiqu'en diſent quelques Commentateurs.

qui

qui doivent être dérobées aux regards. Cette Déeſſe nage ſur les flots mollement agités ; les preſſe de ſon beau ſein d'albâtre, les fend avec ſes épaules voluptueuſes. Elle brille au milieu des vagues, comme un lis parmi d'humbles violettes. La troupe maligne & redoutable des tendres Amours, eſt portée ſur le dos des Dauphins, & mille monſtres des mers viennent ſe jouer en bondiſſant autour de la puiſſante Vénus, qui embellit tout de ſon gracieux ſourire.

ODE LII.

LES VENDANGES.

DE jeunes garçons, & de jeunes filles portent ſur leurs épaules des paniers remplis de grappes vermeilles, & les verſent dans le preſſoir. Les hommes ſeuls foulent le raiſin, en expriment le jus délicieux, célèbrent à grands cris Bacchus dans des chanſons deſtinées aux vendanges, & conſidèrent avec plaiſir leurs tonneaux remplis de ce nectar nouveau (1). Quand un vieillard en a bu, il danſe d'un pied chancelant, fait voltiger ſes cheveux blancs ;

(1) Quelques Traducteurs liſent différemment cet endroit ; & traduiſent de cette manière : *lorſqu'ils voyent cette nouvelle liqueur bouillir dans les tonneaux.*

tandis qu'un aimable jeune homme, la tête un peu échauffée, tâche de ſéduire une jeune fille accablée de ſommeil, couchée mollement à l'ombre ſur un lit de feuillage ; il la conjure au nom de ſon amour, de le laiſſer jouir, avant le tems, des faveurs de l'hymen ; mais voyant ſes diſcours inutiles, il preſſe plus vivement, emploie la force, & vient à bout de ſon deſſein. Bacchus enivré de ſa liqueur, ſe livre à mille jeux libertins avec les jeunes gens.

La traduction de Gacon offre de l'aiſance, & du naturel.

Cher ami, quel plaiſir de voir
Ces beaux garçons, ces jeunes filles,
Le plus doux eſpoir des familles,
Porter des raiſins au preſſoir !
Les hommes foulent la vendange,
Et font un agréable chœur,
Où chacun chante la louange
Du Dieu qui fait tout leur bonheur.
Déja la liqueur écoulée
Murmure, & bout dans le tonneau.
L'odeur de la grappe foulée
Plaît, & réjouit le cerveau ;
Les vieillards remplis d'alégreſſe,
En buvant de ce jus nouveau,
Malgré le poids de la vieilleſſe,
Danſent au ſon du chalumeau.
Mais le plus plaiſant de la fête,
C'eſt qu'un jeune homme, à qui le vin

A déja donné dans la tête,
Minute un amoureux larcin ;
Il cherche, & rencontrant ſa belle
Couchée à l'écart, & dormant,
Sans bruit il ſe gliſſe auprès d'elle,
Et la baiſe amoureuſement,
Philis réveillée, & ſurpriſe,
Envain repouſſe le galant :
Loin de quitter ſon entrepriſe,
Le vin le rend plus pétulent :
L'Amour pendant ce badinage
Darde à la belle un de ſes traits ;
L'Amant qu'anime un doux préſage,
Des paroles vient aux effets :
Et malgré l'Amante obſtinée,
A lui témoigner ſon courroux,
Il fait tant, qu'avant l'Hyménée,
Il jouit des droits de l'Epoux.

ODE LIII.

SUR LA ROSE.

JE veux chanter la ſaiſon nouvelle, couronnée de fleurs, & la Roſe printanière. Ami, ſecondez mes chants. La Roſe eſt le doux parfum des Dieux (1) ; la joie des mortels ; le

(1) On pourroit peut-être traduire ainſi : *la Roſe eſt le pur ſouffle des Dieux.*

plus bel ornement des Graces dans la ſaiſon fleurie des amours, & les plus chères délices de Vénus. Elle fait tout le ſoin des Poëtes. Les Muſes la trouvent pleine de charmes. On ſe plaît à la cueillir au milieu des épines. Qu'il eſt agréable de tenir d'une main délicate cette fleur conſacrée à l'Amour, & d'en reſpirer la douce odeur (1) ! La Roſe eſt délicieuſe ſur les tables, dans les feſtins, & aux fêtes de Bacchus. Que peut-on faire de charmant ſans les Roſes ? Dans le langage des Poëtes, c'eſt l'Aurore aux doigts de Roſe ; les Nymphes aux bras de Roſe ; & Vénus au teint de Roſe. La Roſe eſt utile aux malades : elle ſert pour embaumer les morts ; réſiſte au temps ; conſerve toujours ſa première odeur ; enſorte qu'elle a des agrémens, même dans ſa vieilleſſe. Parlons maintenant de ſon origine. Lorſque la Mer produiſit de ſon écume enſanglantée la belle Vénus, & la montra toute éclatante ſur ſes flots tranquilles ; quand Pallas qui aime le bruit des armes, ſortit toute armée du cerveau de Jupiter, alors la Roſe, cette fleur brillante & nouvelle, embellit la terre. Tous les Dieux voulant contribuer au développement de cette

(1) Quelques Traducteurs rendent différemment cet endroit. *Il eſt doux*, diſent-ils, *de prendre une feuille de Roſe, & de l'échauffer, & de frapper légèrement deſſus, afin de juger par ſon bruit du ſuccès de ſes amours.*

fleur immortelle de Bacchus, l'arrosèrent de nectar, & auſſi-tôt cette plante agréable s'éleva majeſtueuſement ſur ſa tige épineuſe.

« Cette Ode, dit Gacon, eſt d'une grande » beauté. Jamais Peintre fleuriſte n'a ſi bien » repréſenté la Roſe avec tous ſes charmes. On » la voit ; on la ſent ; on la touche dans ce » tableau. Le ciel, la terre, les Déeſſes, les » Nymphes, les hommes, tous les Dieux » concourent à l'envi pour relever l'éclat de » cette charmante fleur. Peut-on mieux louer » ſon coloris qu'en diſant, que toutes les » belles choſes en participent »!

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore ;
Toi, dont Zéphire va jouir,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir !

Que dis-je, hélas ! crains de paroître ;
Differe un moment de t'ouvrir :
L'inſtant qui doit te faire naître,
Eſt celui qui doit te flétrir !

Thémire eſt une fleur nouvelle
Qui ſubira la même loi :
Roſe, tu dois briller comme elle ;
Elle doit paſſer comme toi.

Quitte cette tige épineuſe ;
Prête-lui tes vives couleurs :
Tu dois être la plus heureuſe,
Comme la plus belle des fleurs.

Va ; meurs ſur le ſein de Thémire ;
Qu'il ſoit ton trône & ton tombeau ;
Jaloux de ton ſort, je n'aſpire,
Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.

Suis la main qui va te conduire
Du côté que tu dois pancher :
Éclate à nos yeux ſans leur nuire :
Pare ſon ſein ſans le cacher.

Mais ſi quelque autre main s'avance,
Si quelque amant eſt mon égal,
Emporte avec toi ma vengeance ;
Garde une épine à mon rival.

Tu vivras plus d'un jour, peut-être,
Sur l'autel que tu dois parer :
Un ſoupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut ſoupirer.

Fais lui ſentir par mes alarmes
Le prix du plus grand de ſes biens:
En voyant expirer tes charmes,
Qu'elle apprenne à jouir des ſiens.

M. Bernard.

ODE LIV.

SUR SA VIEILLESSE.

Je rajeunis dès que j'apperçois une troupe de jeunes gens: quoique vieux, j'ai des aîles pour la danſe. Attends-moi, jeune Cybèle, je te ſuis, & me couronne de fleurs, en volant ſur tes pas. Loin de moi la froide vieilleſſe: jeune encore je vais danſer avec ces jeunes gens. Que l'on m'apporte une coupe remplie de vin: on va juger de la vigueur d'un vieillard, qui ſait chanter, boire & ſe livrer à une aimable folie.

ODE LV.

SUR LES AMANS.

LES courſiers ſont marqués à la cuiſſe avec un fer rouge. On reconnoît les Parthes à leurs tiares élevées. Moi, je devine les Amans, dès que je les vois. Ils portent au fond du cœur une marque légère.

ODE LVI.

SUR SA VIEILLESSE.

MON front & ma tête ſont déja couverts de cheveux blancs : je n'ai plus les graces attrayantes de la jeuneſſe : mes dents prouvent que je ſuis vieux : il me reſte peu de jours agréables. Cette cruelle penſée m'afflige : je pouſſe de profonds ſoupirs. Que je redoute le Tartare, ce gouffre ſombre & terrible, dans lequel, la Parque, malgré nos efforts, nous précipite ſans retour (1) !

(1) On ne voit point deux fois le rivage des morts . . . .
Et l'Avare Achéron ne lâche point ſa proie.
RACINE.

Mais, hélas ! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de vîteſſe;
Mon indolence & ma pareſſe
N'en peuvent arrêter le cours.
Déja la vieilleſſe s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'Arrêt du ſort,
Qui m'y livre ſans eſpérance.

Chaulieu.

ODE LVII.

SUR LE PRINTEMS.

Qu'il eſt agréable de ſe promener à travers les prairies émaillées, où le ſouffle odorant des zéphirs courbe légèrement les tendres gazons ! Quels charmes de conſidérer les vignes conſacrées à Bacchus ! Quelles délices d'errer ſous les pampres épais, avec une jeune Beauté, reſpirant, exhalant Vénus toute entière.

Mais des deſtins impitoyables
Les arrêts ſont irrévocables :
Qui paſſe l'Achéron ne le repaſſe plus.

Mme. Deshoulieres.

ODE LVIII.

SUR DE DOUCES ORGIES.

HOLA, Eſclave, apporte-moi une large coupe; je veux boire à grands coups; verſe une fois plus d'eau que de vin, pour tempérer les eſprits fumeux de cette liqueur..... Vîte, donne-moi ma coupe. N'imitons point par de bruyantes orgies, & par des cris confus, les Scythes au milieu de leurs repas. Pour nous, buvons à pleine coupe, en chantant d'agréables couplets.

ODE LIX.

SUR SES GOUTS.

JE hais le buveur qui ne parle que de meurtres ſanglans, & de guerres funeſtes. J'aime, & je recherche l'homme aimable qui, réuniſſant aux plaiſirs de Vénus, les dons brillans des Muſes, entretient agréablement ſes convives.

ODE LX.

SUR L'AMOUR.

JE célèbre dans mes chants le beau Cupidon, couronné de guirlandes variées. L'Amour eſt le maître des Dieux, & ſoumet à ſon joug tous les Mortels.

Tout reconnoît l'Amour ; & les Nymphes des ondes
Ont brûlé de ſes feux dans leurs grottes profondes ;
L'on entend dans les airs ſoupirer les oiſeaux,
Et la vigne amoureuſe embraſſe les ormeaux.

RICHER.

Chantons l'Amour, chantons le pouvoir de ſes armes :
Il bleſſe les Mortels ; il enchaîne les Dieux :
Il brûle au ſein des eaux, il regne dans les Cieux :
La terre, les enfers ſont ſoumis à ſes charmes.

DANCHET.

ODE LXI.

SUR LE MÊME SUJET.

O Souverain, ô tyran des cœurs, la belle Vénus, les Nymphes aux tendres regards courent légèrement avec toi ſur le ſommet des montagnes: Amour, écoute favorablement mes prières: daigne me ſecourir: détermine ma maîtreſſe à couronner mes feux.

ÉPITHALAME.

Vénus, Reine des Déeſſes: Amour, puiſſant vainqueur, Hymen, ſource de vie, c'eſt vous que je célèbre dans mes vers. C'eſt vous que je chante Amour, Hymen, & Vénus. Regarde, jeune homme, regarde ta maîtreſſe; leve-toi, Stratocle, favori de Vénus, Stratocle, mari de Myrille, contemple ta chère épouſe; elle brille par ſa fraîcheur, ſes graces, & ſes charmes. La Roſe eſt la reine des fleurs. Myrille eſt une Roſe au milieu de ſes compagnes. Jouis de ſes chaſtes embraſſemens, juſqu'à ce que le ſoleil éclaire les lieux les plus ſombres; puiſſes-tu

bientôt voir croître dans ta maiſon un fils qui te reſſemble (1) !

ÉPIGRAMMES.

I.

SUR TIMOCRATE.

TIMOCRATE vaillant au milieu des combats repoſe dans ce tombeau. Mars n'épargne point les braves, les lâches ſeuls ſont à l'abri de ſes coups.

L'Abbé Deſportes qui vivoit du temps de Henri III, paroît avoir imité cette Épigramme dans l'épitaphe de Timoléon de Coſſé, Comte de Briſſac.

Briſſac étoit ſans peur, jeune, vaillant & fort :
Il eſt mort toutefois : paſſant ne t'en étonne,
Car Mars, le Dieu guerrier, pour montrer ſon effort,
Se prend aux plus vaillans, & aux lâches pardonne.

(1) On traduit ordinairement : *qu'il naiſſe bientôt un Cyprès dans ton jardin.* Ce ſens ne fait alluſion à aucune coutume connue, à aucun uſage ancien. Nous avons ſuivi la correction de Corneille de Paw ; elle paroît néceſſaire.

On trouve dans l'héritier du nom de ce Héros, M. LE MARÉCHAL DE BRISSAC, même candeur, même franchiſe, même bravoure, même intrépidité.

II.

SUR AGATHON.

TOUTE la Ville d'Abdère a pouſſé des cris de douleur, en voyant ſur le bûcher le belliqueux Agathon, mort en défendant ſes murs. Mars avide de ſang, n'a jamais immolé au milieu des cruels combats, un jeune guerrier auſſi fameux.

III.

SUR CLÉONORIDE.

LE déſir de revoir votre chère patrie, ô Cléonoride, vous a conduit au trépas. Vous avez oſé vous expoſer pendant l'hiver, à la fureur de l'orageux vent du midi : cette ſaiſon perfide vous a été funeſte. Les flots irrités vous ont englouti à la fleur de votre brillante jeuneſſe.

IV.

SUR UN TABLEAU DE BACCHANTES.

CELLE qui tient un Thyrſe, c'eſt Eliconias ; Xantippe eſt à ſes côtés : Glaucé marche enſuite. Elles reviennent des montagnes ; portent à Bacchus du lierre, des grappes de raiſin, & un chevreau gras.

V.

SUR LA GENISSE DE MYRON (1).

BERGER fais paître plus loin ton troupeau, de peur qu'avec tes geniſſes tu n'emmènes celle de Myron, comme ſi elle reſpiroit véritablement.

(1) Myron étoit un célèbre fondeur. Pétronne dit de cet Artiſte, *qu'il avoit trouvé l'art de renfermer, pour ainſi dire, l'ame des hommes & des bêtes dans des chef-d'œuvres d'airain.* Auſonne raconte plaiſamment le refus que ce fondeur éprouva de la part de la fameuſe Laïs. Myron ſe préſenta chez cette Courtiſanne, en fut fort mal accueilli. Il s'imagina que ſes cheveux blancs étoient la ſeule cauſe de ſa mauvaiſe réception. Il ſe retire, va peindre en brun ſes cheveux,

VI.

SUR LE MÊME SUJET.

CETTE geniſſe n'a point été jettée en moule: la vieilleſſe l'a changée en bronze: Myron prétendoit fauſſement que c'étoit un ouvrage de ſa main.

ÉPITAPHE D'ANACRÉON.

PAR JULIEN.

J'AI ſouvent chanté dans mes vers, & je le répéterai du fond de mon tombeau: Amis, buvez avant que la mort vous réduiſe en pouſſière.

& revient ſe préſenter avec confiance ſous ce déguiſement. Laïs le reconnoît, & lui dit d'un ton railleur: *Imbécille que tu es, tu me demandes une choſe que je viens de refuſer à ton père.*

ODE.

SUR ANACRÉON.

J'AI cru pendant un ſonge qu'Anacréon me regardoit & m'appelloit. Soudain je cours vers le chantre mélodieux de Téos ; je le ſerre ; je l'embraſſe. Quoique déja vieux, il avoit encore de la fraîcheur. La volupté brilloit dans ſes yeux. Ses lèvres exhaloient l'odeur du vin. L'Amour lui donnoit la main, & dirigeoit ſes pas chancelans. Alors ce Poëte prend ſa couronne, m'en fait préſent. *Elle ſentoit* Anacréon. Je la tiens à peine, que je la mets ſur mon front : quelle imprudence ! depuis cet inſtant je n'ai ceſſé d'aimer.

« Ce petit Poëme, dit Gacon, fait un portrait » ſi naturel, & ſi agréable d'Anacréon, qu'il » mérite bien d'être à la ſuite de ſes ouvrages. » Il eſt même compoſé avec des termes ſi ga- » lans & ſi délicats, qu'il y a peu d'ouvrages en » ce genre qui lui ſoient comparables. »

FRAGMENS.

Puiſſé-je mourir ! c'eſt le ſeul remède aux maux que j'endure.

Pour moi, je ne déſire ni la corne d'Amalthée, ni de régner cent cinquante ans à Tarteſſus.

Déja commence le mois conſacré à Neptune (1). Les nuages portent de noirs torrens d'eau: les tempêtes furieuſes ſoufflent avec un bruit épouvantable.

J'ai mangé un peu : j'ai bu de la liqueur de Bacchus : je touche maintenant les cordes voluptueuſes de ma lyre : je célèbre les charmes & les appas de ma maîtreſſe.

(1) Ce mois répond à la fin de Décembre, & au commencement de Janvier.

J'aime, & je n'aime point. Je ſuis fou : je ſuis ſage.

Je veux rire & folâtrer avec toi : ton caractère eſt aimable, & ton humeur charmante.

Lorſque je t'écoutois le plus attentivement, & dans le deſſein de fuir l'amour, ce Dieu s'eſt rendu maître de mon cœur.

Jeune Beauté, dont les cheveux flottans ſont couverts d'un voile tiſſu d'or, daigne écouter un vieillard.

Je hais & je déteſte ceux qui parlent d'un ton élevé, emphatique. Savoir garder le ſilence, voilà la plus belle qualité.

Apporte de l'eau : apporte du vin : donne-moi des couronnes de fleurs fraîchement écloſes. Je ne veux pas combattre plus long-tems contre l'Amour.

L'Amour me donne des aîles légères : je m'é-

leve juſques aux cieux : mais l'objet de mon ardeur eſt inſenſible à mes feux (1).

(1) Il reſte encore pluſieurs fragmens d'Anacréon : il eſt preſqu'impoſſible de les traduire en François. Ce ſont des vers détachés, des moitié de vers, qui ne préſentent aucun ſens ſuivi.

VIES
DE BION
ET
DE MOSCHUS.

BION & MOSCHUS parurent quelque tems après Théocrite, deux cens cinquante ans avant l'Ere vulgaire. On ignore les détails, & les circonſtances de leur vie. L'on ſait ſeulement que Bion étoit de Smyrne en Ionie. Ses talens excitèrent l'envie & la haine d'un grand nombre d'ennemis redoutables qui le firent périr par le poiſon. Moſchus, ſon diſciple, naquit en Sicile. Suidas prétend qu'il fut lié avec Ariſtarque.

Ces deux Poëtes ſe rendirent célèbres par leurs Poéſies paſtorales, dans leſquelles on

apperçoit plus d'art & de fineſſe, plus de choix & d'apprêt, que dans celles de Théocrite. Bion & Moſchus ne placent jamais leur Scène à l'ombre d'un bois antique & ſolitaire, ni ſur les bords champêtres d'une fontaine, bordée de mouſſe & de gazon. Ils offrent dans leurs Idylles le portrait délicat & ingénieux de l'Amour; l'effrayant tableau d'Hercule en fureur, maſſacrant ſes enfans; ou une jeune Princeſſe folâtrant au milieu des prairies émaillées, avec le cortège voluptueux de ſes aimables compagnes: ou Vénus en proie à la douleur, à l'aſpect d'Adonis, bleſſé, déchiré, exhalant ſon dernier ſoupir. Jamais ils ne peignent des bergères ſimples, naïves, des troupeaux bondiſſans, la fraîcheur du matin, les moiſſons jauniſſantes, le concert harmonieux des habitans de l'air, ni des ruiſſeaux ſerpentans à travers les prés fleuris, les diſputes, les combats, & les amours des Bergers. On ne peut appliquer à leurs Idylles ces vers charmans de Boileau:

Telle qu'une Bergère au plus beau jour de fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,

Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens.

Les Idylles de Bion & de Moſchus ſont ingénieuſes, agréables, brillantes, délicates, gracieuſes. Elles pétillent d'eſprit; l'art perce toujours. Leur ſtyle trop fleuri, trop recherché, éblouit.

C'eſt un défaut dont on ne peut ſe garantir quand on eſt plus occupé de l'eſprit, que du cœur. Le langage de la nature eſt toujours préférable; il eſt même néceſſaire dans l'Idylle (1), qui choiſit ordinairement ſes ſujets au milieu des champs, & parmi les Bergers.

Théocrite peignit la nature ſimple, négligée, agreſte : Moſchus l'embellit, orne tous ſes ſujets : Bion ſe diſtingue par un coloris ſéduiſant, des peintures recherchées, un ſtyle riche, & peut-être trop brillanté. Pour réuſſir parfaitement dans l'Idylle, il faudroit poſſéder les différentes qualités de ces trois Poëtes; réunir par un mêlange heureux la ſimplicité champêtre

(1) *Idylle* ſignifie une peinture dans le genre doux & gracieux.

de Théocrite, les agrémens de Moſchus, l'art & le brillant de Bion. Il nous reſte très-peu d'Idylles de ces deux derniers Poëtes : mais elles ſont très-précieuſes, & leur beauté fait regretter toutes celles que le tems nous a ravies.

IDYLLES DE BION.

IDYLLE I.

LE TOMBEAU D'ADONIS.

JE pleure Adonis : il n'eſt plus, le bel Adonis n'eſt plus (1) ! les Amours en verſent des pleurs. Vénus quitte ces voiles de pourpre : lève-toi, Déeſſe infortunée ! prends des habits de deuil : frappe ton ſein : dis à toute la nature : Adonis, le charmant Adonis n'eſt plus.

Je pleure Adonis ; les Amours ſont baignés de larmes.

Le bel Adonis eſt étendu ſur ces montagnes ; une dent cruelle a déchiré ſa cuiſſe d'albâtre ; il reſpire à peine : Vénus en eſt déſolée. Un ſang noir coule ſur ſa peau blanche comme la

(1) On peut traduire différemment, & le ſens eſt également beau. *Les Amours s'écrient en pleurant : il n'eſt plus le charmant Adonis.*

neige ; ſes paupieres s'appeſantiſſent ; ſes yeux s'éteignent : les roſes de ſes lèvres s'effacent, & avec elles meurt un baiſer, que Vénus s'efforce de recueillir. Elle trouve encore de la douceur dans ces froids embraſſemens ; mais, hélas ! Adonis y eſt inſenſible.

Je pleure Adonis : les Amours ſont baignés de larmes.

Adonis a reçu à la cuiſſe une cruelle, une affreuſe bleſſure ; Vénus en porte une bien plus profonde au-dedans de ſon cœur. Près de ce jeune Berger, ſes chiens attendris ont pouſſé des hurlemens. Les Nymphes des montagnes ſont éplorées. Vénus accablée de triſteſſe, les cheveux épars, les pieds nuds, erre à travers les forêts, & les ronces ſont teintes de ſon ſang divin. Elle parcourt les vallons, les fait retentir de ſes cris, appelle à haute voix ſon Époux, nomme le jeune Adonis. Cependant un ſang noirâtre s'élance en bouillonnant de la bleſſure d'Adonis, & rougit l'ivoire de ſon ſein.

Les Amours s'écrient en pleurant : ah ! Vénus, ah ! Vénus.

Vénus, en perdant le charmant Adonis, a perdu ſes attraits. Quelle étoit belle, lorſque ſon Époux vivoit ! hélas ! la mort d'Adonis a détruit tant de charmes ! Les échos des forêts & des montagnes répètent ce lugubre cri : Adonis le bel Adonis n'eſt plus ! Les fleuves parta-

gent la douleur de Vénus : Les fontaines, par leur murmure plaintif, ſemblent pleurer Adonis. Les fleurs n'ont plus d'autre couleur que celle du ſang. Les collines retentiſſent, la Ville eſt remplie des accens douloureux de Vénus.

Ah Vénus! ah Vénus! le charmant Adonis n'eſt plus.

Quel cœur n'a pas été attendri de l'extrême amour de Vénus. Ah! quand elle apperçut l'énorme bleſſure d'Adonis; quand elle vit ſon ſang épanché ſur ſa cuiſſe inanimée, elle étendit les bras, & dit d'une voix plaintive : arrête, cher Adonis, demeure, infortuné Adonis; ne me fuis pas pour toujours. Que je t'embraſſe encore! que je colle mes lèvres ſur les tiennes! ouvre les yeux! embraſſe-moi pour la dernière fois! embraſſe-moi : tandis que tu reſpires encore; mes lèvres recueilleront ton dernier ſoupir; il paſſera au fond de mon cœur; il pénétrera dans mon ame; je ſavourerai ce doux philtre; je m'enivrerai d'amour; je conſerverai ce baiſer comme toi-même, puiſque tu me fuis pour toujours, infortuné Adonis! Adonis tu fuis loin de moi; tu fuis, hélas! ſur la rive ténébreuſe; tu deſcends chez le cruel & terrible Roi des Enfers : & moi, malheureuſe, je vis; je ſuis Déeſſe; je ne puis t'accompagner. Proſerpine, reçois mon Époux; ton pouvoir l'emporte ſur le mien; tous les objets agréables ſont précipités dans ton empire; mon infortune

eſt à ſon comble; je ſuis accablée de douleur; je pleure Adonis, il eſt mort pour moi, je ne le reverrai plus, & je te crains, redoutable Déeſſe. Tu meurs, charmant Adonis; mon bonheur a paſſé comme un ſonge : Vénus eſt ſans Époux; les Amours ont déſerté mon temple: ma ceinture a péri avec toi; jeune téméraire, pourquoi chaſſois-tu ? Comment, avec tant de charmes, as-tu oſé attaquer des bêtes féroces? Ainſi gémiſſoit Vénus ; les Amours verſoient des pleurs.

Ah Vénus ! infortunée Vénus, le charmant Adonis n'eſt plus.

Vénus répand autant de larmes, qu'Adonis perd de ſang. En tombant ſur la terre, le ſang donne naiſſance à la Roſe, & les pleurs à l'Anémone (1).

---

(1) Cette Idylle tendre, douloureuſe, contient des tableaux touchans, des détails ingénieux, des ſituations triſtes, & cependant gracieuſes. Toutes les beautés, toutes les graces ſe trouvent réunies dans cette Idylle charmante. On pourroit reprocher à Bion quelques jeux de mots, trop d'eſprit, trop d'art dans quelques endroits de ce chef-d'œuvre.

Adonis étoit un jeune homme d'une rare beauté, fruit du commerce inceſtueux de Cynirre & de Myrrha. Vénus l'aima paſſionnément. Elle le métamorphoſa en Anémone. On inſtitua en ſon honneur des jeux célèbres, qui furent tranſportés en Grèce, après avoir été répandus dans l'Aſie & l'Egypte. C'étoit la coutume dans

Je pleure Adonis : le charmant Adonis n'eſt plus.

Vénus, ceſſe de pleurer ton Époux. On a préparé un lit de verdure, pour recevoir Adonis privé de la lumière. O Vénus, quoiqu'il ſoit environné des ombres de la mort, ſa beauté, ſes charmes brillent encore ; il paroît ſommeiller. Placez-le ſur ce lit ; qu'il y repoſe ſur ces vêtemens précieux, avec leſquels il goûtoit pendant la nuit dans ta couche dorée un ſommeil divin. Malgré ſa pâleur, ô Vénus, aime toujours Adonis ! Étends-le ſur les guirlandes & ſur les fleurs. Hélas à ſa mort toutes les fleurs ſe ſont flétries. Prodigue les odeurs : fais pour Adonis un bain de parfums & d'eſſences. Que tous les parfums ſoient anéantis, puiſque ton doux parfum, Adonis n'eſt plus ! le bel Adonis eſt étendu ſur des vêtemens de pourpre. Autour de lui pleurent & gémiſſent les Amours. Ils ont coupé leurs cheveux ſur le lit d'Adonis. L'un foule aux pieds ſon arc : l'autre ſes flèches : un troiſième rompt ſon carquois : celui-ci délie la chauſſure d'Adonis : celui-là porte de l'eau dans des vaſes d'or : un autre lave la cuiſſe, un autre agite ſon aîle ſur le front d'Adonis & le rafraîchit.

---

ces ſortes de fêtes de placer Adonis ſur un lit ſuperbe. Une fauſſe Vénus imitoit l'amour, la douleur, l'accablement, les tranſports, l'anéantiſſement de la véritable Vénus.

Les Amours verſent des pleurs pour Vénus elle-même.

Hyménée a éteint ſon flambeau à la porte du temple ; il a briſé la couronne nuptiale. Il n'eſt plus d'Hyménée. On ne chante plus l'Hyménée : on n'entend que ces cris lugubres : Hélas, Adonis ! Ah ! ah ! infortuné Adonis ! Hélas ! Hyménée ! ô Hyménée ! Les Graces pleurent le fils de Cynirre : elles répétent à haute voix ; hélas, il n'eſt plus, le charmant Adonis ! le bel Adonis ! n'eſt plus ! O Vénus, leurs cris plaintifs ſont plus perçans que les tiens ? Les Parques mêmes, devenues ſenſibles, regrettent Adonis : elles veulent le rappeler à la vie par des chants magiques : c'eſt envain : il ne les entend point ; l'inflexible Proſerpine ne veut pas le rendre.

Taris tes larmes, ô Vénus ! fuis dans ce jour les feſtins : tu dois gémir & pleurer tous les ans.

Ceux qui aiment la belle Poéſie nous ſauront gré, ſans doute, de retrouver ici les vers ſublimes & énergiques de la Fontaine (1).

J'ai voulu célébrer l'Amour de Cythérée,
Adonis dont la vie eut des termes ſi courts,

(1) L'Adonis du *Fablier* François eſt un des plus beaux morceaux de Poéſie que nous ayons dans notre langue. La Fontaine étoit dans toute la vigueur de l'âge, quand il compoſa ce Poëme, ſemé de vers dignes d'Homère & de Virgile.

Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours....
Tantôt ſur des tapis d'herbe tendre & ſacrée,
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée.....
Et quelquefois aſſis ſur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux luttans à chaque bond
Suivoient les longs replis du criſtal vagabond....
Enfin, de ces forêts l'ornement & la gloire,
Le plus beau des Mortels, l'Amour de tous les yeux,
Par le vouloir du ſort enſanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ſes armes,
Et d'un coup auſſi-tôt il détruit mille charmes....
De ſes yeux ſi brillans la lumière eſt éteinte;
On ne voit plus l'éclat dont ſa bouche étoit peinte;
On n'en voit que les traits, & l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits, où régnoient tant d'appas.....
Prêtez-moi des ſoupirs, ô vents, qui ſur vos aîles
Portâtes à Vénus de ſi triſtes nouvelles.
Elle accourt auſſi-tôt, & voyant ſon Amant,
Remplit les environs d'un vain gémiſſement.....
Vénus l'implore envain (l'*Enfer*) par de triſtes accens;
Son déſeſpoir éclate en regrets impuiſſans:
Ses cheveux ſont épars, ſes yeux noyés de larmes.....
Après mille ſanglots enfin elle s'écrie:
Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie!

Tu me quittes, cruel! au moins ouvre les yeux;
Montre-toi plus ſenſible à mes triſtes adieux;
Vois de quelle douleur ton Amante eſt atteinte:
Hélas! j'ai beau crier, il eſt ſourd à ma plainte,
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter.
Mes pleurs, ni mes ſoupirs ne peuvent l'arrêter,
Encor ſi je pouvois le ſuivre en ces lieux ſombres!
Que ne m'eſt-il permis d'errer parmi les ombres!
Deſtins, ſi vous vouliez le voir ſi-tôt périr,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir?
Malheureuſe Vénus! que te ſervent ces armes?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes?
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours,
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle,
Prit à filer leur trame une peine éternelle.
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, & ne puis l'obtenir:
Noires Divinités du ténébreux Empire,
Dont le pouvoir s'étend ſur tout ce qui reſpire;
Rois des peuples légers, ſouffrez que mon Amant,
De ſon triſte départ me conſole un moment.
Vous ne le perdrez point; le tréſor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre ſombre demeure.
Quoi! vous me refuſez un préſent ſi léger!
Cruels, ſouvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs ſi ſecrettes:
Grottes, qui tant de fois avez vu mon Amant

Me raconter des yeux ſon fidelle tourment ;
Lieux, amis du repos, demeures ſolitaires,
Qui d'un tréſor ſi rare étiez dépoſitaires,
Déſerts, rendez-le moi; deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monſtre, auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point ? Adieu donc, ô belle ame !
Emporte chez les Morts ce baiſer tout de flamme.
Je ne te verrai plus ; adieu, cher Adonis.
Ainſi Vénus ceſſa ; les rochers à ſes cris
Quittant leur dureté, répandirent des larmes.
Zéphire en ſoupira : le jour voila ſes charmes,
D'un pas précipité ſous les eaux il s'enfuit,
Et laiſſa dans ces lieux une profonde nuit.

IDYLLE II.

L'AMOUR ET LE JEUNE OISELEUR.

UN jeune Oiſeleur tendoit un jour des embûches aux oiſeaux dans un bois épais. Il vit le volage Amour ſur une branche de buis. Comme cet oiſeau lui paroît fort gros, il unit ſoudain avec joie tous ſes gluaux, obſerve l'Amour qui voltige çà & là. Au déſeſpoir de ſon peu de ſuccès, le jeune Oiſeleur jette de dépit ſes gluaux, court vers un vieux Laboureur, dont il avoit appris cet art, lui raconte ſon malheur, & lui montre l'Amour poſé ſur une branche. Le vieillard en ſecouant la tête ſourit & répond au jeune Berger : laiſſe ta pipée ; ne pourſuis plus cet oiſeau ; fuis loin de lui ; il eſt trop redoutable. Tu ſeras heureux, tant que tu ne le prendras point. Mais quand tu ſeras dans l'âge viril, cet oiſeau qui fuit & voltige, fondra tout-à-coup ſur ta tête, & s'y repoſera de lui-même.

IDYLLE III.

L'ÉCOLIER MAITRE.

JE dormois encore; je vis la puiſſante Vénus, tenant par la main ſon fils Cupidon qui baiſſoit les yeux. Elle m'adreſſa ces mots : Berger que je chéris, reçois l'Amour, apprends-lui à chanter : elle dit, & diſparut. Et moi, quelle folie! j'enſeignois à l'Amour mes chanſons ruſtiques, comme s'il eût voulu les retenir. Je lui apprenois comment le Dieu Pan avoit inventé le chalumeau paſtoral; Minerve la flûte; Mercure la lyre; Apollon le tendre luth. Telles étoient mes leçons. Cupidon les dédaignoit, me chantoit des ſujets érotiques, les amours des hommes & des Dieux, les bons tours de ſa mère. J'oubliai tout ce que j'avois appris à l'Amour, & je ne me reſſouvins que des chanſons amoureuſes de Cupidon.

M. de la Monnoie a traduit en vers cette Idylle.

Je vis un jour en ſonge Cythérée,
Qui par la main tenoit Amour ſon Fils,
Baiſſant les yeux. Berger, me dit-elle, agrée
Ce jeune enfant pour élève, & l'inſtruis.
Moi bonnement je me mis à lui dire,

Mes premiers airs ; comment un tel Dieu ſçut
Tourner la flûte ; un tel autre la lyre :
Tel le hautbois; tel la harpe, ou le luth.
De tout cela rien au Galant ne plut.
Berger, dit-il, tu ne t'y connois guère :
Écoute-moi, je l'entends un peu mieux.
Il m'entonna les bons tours de ſa mère,
Et les amours des hommes & des Dieux.
Je fus pour moi ſi charmé de l'entendre,
Qu'en ce moment me ſortit de l'eſprit
Ce qu'à ce Dieu je prétendois apprendre,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

IDYLLE IV.

LES MUSES COMPAGNES DE L'AMOUR.

Les Muſes loin de craindre le cruel Amour, le chériſſent & ſuivent toujours ſes pas. Si quelqu'eſprit froid & glacé (1) veut chanter des vers, elles s'éloignent de lui, & ne daignent pas l'inſtruire. Un Poëte enflammé par l'Amour, fait-il entendre des chants harmonieux, toutes l'inſpirent à la fois. Je l'éprouve moi-même. Si je veux célébrer un Héros, ou un Dieu, je m'exprime avec peine, ma voix eſt foible, embarraſſée. Mais quand je chante ou l'Amour ou Phyllis, je fais entendre alors les chants les plus tendres & les plus agréables.

(1) Un bel eſprit.

IDYLLE V.

SUR LA BRIÉVETÉ DE LA VIE.

Si mes Poéſies légères ſont bonnes, elles angmenteront ſeules la gloire que j'ai déja acquiſe dans le commerce des Muſes. N'ont-elles aucun agrément : pourquoi travaillerois-je davantage ? Si Jupiter, ou la Parque aveugle, qui frappe ſes victimes dans tous les rangs, nous euſſent donné deux eſpaces de tems à vivre, l'un au milieu de la joie & des plaiſirs ; l'autre dans les travaux accablans : alors nous aurions pu faire ſuccéder le repos aux fatigues. Mais les Dieux impitoyables n'ont accordé aux hommes qu'un jour, qu'un inſtant de vie. Pourquoi donc, inſenſés que nous ſommes, nous conſumer par les peines, & les travaux ! Juſques-à-quand cultiverons-nous les arts, toujours entraînés par l'appas du gain & des richeſſes, pour en amaſſer de plus conſidérables que celles que nous poſſédons déja ? Ah ! nous avons oublié ſans doute, que nous ſommes tous nés mortels, & que par l'arrêt du ſort, notre vie n'eſt qu'un moment rapide.

IDYLLE VI.

L'AMITIÉ EST LE VRAI BONHEUR.

HEUREUX celui qui aime, quand on le paye d'un ſincère rétour (1) ! Théſée l'étoit même chez l'inflexible Pluton : l'intrépide Pirithoüs l'accompagnoit. Oreſte goûtoit le bonheur parmi les peuples cruels de la Taurique : ſon cher Pylade le ſuivoit dans toutes ſes courſes lointaines. Pendant que Patrocle vivoit, Achille étoit heureux. Il le fut encore après la morr de ſon ami, en le vengeant d'une manière éclatante (2).

---

(1) Chantez, mais chantez le bonheur
D'être aimé, quand on aime.
Mme. DESHOULIERES.

(2) Ce vers eſt ſuſceptible de pluſieurs ſens : on peut conſulter les notes de Longepierre.

IDYLLE VII.

SUR LE PRINTEMS.

CLÉODAMUS ET MYRSON.

CLÉODAMUS.

QUELLE ſaiſon, du Printems, de l'Hiver, de l'Automne, ou de l'Été, t'eſt la plus agréable, ô Myrſon ? laquelle préfères-tu ? Eſt-ce l'Été ? il met fin à toutes nos fatigues. L'Automne ? ſes fruits abondans calment la faim. L'Hiver, qui ſuſpend les travaux ; où l'on jouit près d'un bon feu du repos & de la tranquillité ? Les beaux jours du Printems te plaiſent-ils davantage ? dis ce que ton cœur aime le mieux ! nous avons le tems de nous entretenir enſemble.

MYRSON.

Il ne convient pas aux mortels de juger les ouvrages des Dieux. Ils ſont tous agréables, & portent l'empreinte de la divinité. Cependant, Cléodamus, je te dirai (pour t'obéir) quelle ſaiſon me plaît davantage ; ce n'eſt pas l'Été : ſes chaleurs ſont trop brûlantes. Ni l'Automne : ſes fruits procurent de cruelles maladies. L'affreux Hiver apporte des tourbillons de neige :

je crains les froids rigoureux. Que le Printems, l'unique objet de mes ardens déſirs (1), règne l'année entière ! ni le froid, ni la chaleur ne nous incommodent dans cette ſaiſon. Au Printems toute la nature enfante : toutes les plus belles productions ſe développent, & les nuits ſont égales aux jours.

---

(1) Il y a dans le grec le *Printems trois fois déſiré*, dans le même ſens que le *ter que beatus* des Latins, trois fois heureux : c'eſt-à-dire très-heureux, on ne peut plus heureux. Cependant le Poëte veut peut-être faire entendre que Myrſon déſire le Printems, à chaque autre ſaiſon, & par conſéquent trois fois par an. Ce ſens peut ſe ſoutenir.

IDYLLE VIII.

ACHILLE ET DÉIDAMIE.

MYRSON ET LYCIDAS.

MYRSON.

VEUX-TU chanter, ô Lycidas, un air Sicilien, doux, tendre, harmonieux, érotique, ſemblable à celui que le Cyclope Poliphème répétoit pour Galatée ?

LYCIDAS.

Volontiers. J'aime à jouer de la flûte. Quel ſujet chanterai-je ?

MYRSON.

Chante, ô Lycidas, la chanſon de Scyros. Raconte le vif amour du fils de Pélée, ſes baiſers furtifs, ſes careſſes nocturnes. Dis comment, ſous un habit de fille, il déguiſoit ſon ſexe, goûtoit des plaiſirs enchanteurs. Dis comment Déidamie enflammoit, brûloit ſon cœur au milieu des jeunes Princeſſes de la Cour de Lycomède, & lui faiſoit couler dans l'obſcurité des jours ſans gloire ?

LYCIDAS.

Un Berger enleva autrefois Hélène, & conduiſit ſur le Mont Ida, cet objet de la douleur amère d'Œnone. Sparte irritée de cet affront, aſſemble les peuples de l'Achaïe. Les habitans de Mycène, de l'Elide, de la Laconie, tous les Grecs quittent leurs foyers, courent à la vengeance, portent par-tout le fer & le feu. Achille caché ſeul au fond du Palais de Lycomède, étoit armé d'une quenouille. Confondu parmi de jeunes Princeſſes, il apprenoit à filer la laine. Ses mains délicates s'occupoient alors à des ouvrages de femmes. L'éclat & les charmes de la beauté brilloient ſur ſon viſage. Son air & tout ſon extérieur paroiſſoient efféminés. Son teint étoit ſemé de lis & de roſes. Il avoit la démarche d'une jeune fille, cachoit ſes cheveux ſous un voile léger, réuniſſoit dans ſon cœur le courage de Mars, & l'amour d'un Héros. Il adoroit Déidamie depuis le lever de l'Aurore, juſqu'à la nuit; imprimoit quelquefois des baiſers de feu ſur ſes mains d'albâtre; preſſoit ſouvent entre ſes bras cette beauté; chériſſoit les larmes qu'elle répandoit; ne mangeoit qu'avec elle, & employoit tous les artifices pour partager ſon lit.....

IDYLLE IX.

A VÉNUS.

CHARMANTE Cythérée, fille de la Mer & du Souverain de l'Olympe, pourquoi traites-tu les hommes & les Dieux avec tant de cruauté ? mais que dis-je avec cruauté. Ah ! mon expreſſion eſt trop modérée. Quel reſſentiment a pu te déterminer à donner naiſſance à l'Amour, à ce Dieu barbare, farouche, impitoyable, dont l'eſprit répond ſi peu aux charmes avec leſquels il nous ſéduit. Pourquoi, cruelle, lui donner des aîles, & la puiſſance de lancer ſi loin ſes traits ? nous ne pouvons plus éviter ſes coups terribles.

FRAGMENS.

SUR HYACINTHE.

LA peine que reſſent Apollon dans ce moment le rend muet, l'anéantit. Il emploie tous les remèdes : il appele à ſon ſecours les ſecrets de la médecine. Il met de l'ambroſie, il verſe du nectar ſur la bleſſure, pour calmer, pour adoucir la douleur ; mais hélas ! les remèdes ne peuvent rien contre la mort.

SUR DIVERS SUJETS.

Une goutte d'eau, ſelon le proverbe, tombant continuellement ſur la pierre, la mine & la creuſe inſenſiblement (1).

---

(1) La Beauté la plus ſévère
Prend pitié d'un long tourment ;
Et l'Amant qui perſévère,
Devient un heureux Amant.
Tout eſt doux & rien ne coûte,
Pour un cœur qu'on veut toucher ;

La beauté ſied bien aux femmes, & la force aux hommes.

Que l'Amour appele à ſa ſuite les Muſes: que les Muſes accompagnent l'Amour: que les Muſes m'inſpirent, au gré de mes déſirs, un chant doux, mélodieux: c'eſt le plus agréable, & le plus sûr de tous les remèdes.

Il ne convient pas, mon ami, de recourir à un Artiſte pour toute ſorte d'ouvrages, & d'employer une main étrangère. Façonne toi-même ta flûte; tu le peux aiſément.

En continuant de marcher doucement, je ſuis parvenu ſur le penchant de cette colline. Je ſoupire ſur ce ſable aride, & ſur ce rivage déſert. Je tâche de fléchir la cruelle Galatée. Je ne perdrai pas l'eſpérance, même juſque dans la vieilleſſe la plus avancée.

L'onde ſe fraye une route,
En s'efforçant d'en chercher;
L'eau qui tombe goutte à goutte,
Perce le plus dur rocher.

QUINAULT.

Ne me laiſſez pas ſans récompenſe. Apollon a ſouvent accordé pour prix, le don de chanter. L'honneur porte les ouvrages à leur plus grande perfection.

IDYLLES DE MOSCHUS.

IDYLLE I.

PRIERE D'UN BERGER.

HESPÉRUS, brillante lumière de l'aimable Cythérée, je te ſalue, Etoile chérie, le plus bel ornement d'une nuit azurée ! Ton éclat l'emporte autant ſur les autres aſtres, que tu le cédes toi-même à la Lune. Comme ſon arc naiſſant va bientôt diſparoître, prête-moi ta clarté : je vais trouver ma Bergère : je ne ſors point pour commettre des brigandages, pour attaquer ceux qui voyagent pendant la nuit. J'aime, il eſt beau de guider un amant dans ſes projets amoureux.

IDYLLE II.

L'AMOUR FUGITIF.

VÉNUS appelloit à haute voix ſon fils Cupidon. Si quelqu'un a vu l'Amour errant par les chemins, c'eſt mon fils fugitif. Qui m'en donnera des nouvelles, je le récompenſerai. Pour prix de votre confidence vous recevrez un baiſer de la bouche même de Vénus; mais ſi vous me le ramenez, vous jouirez d'une faveur bien plus flatteuſe, qu'un ſimple baiſer. Divers ſignes font aiſément reconnoître cet enfant: on peut le diſtinguer entre mille. Sa peau n'eſt pas blanche, mais de couleur de feu. Il a l'œil vif, étincelant; le parler doux; l'eſprit malin. Ses ſentimens ne ſont jamais d'accord avec ſes paroles. Sa voix a la douceur du miel. Eſt-il en colère, il devient perfide, féroce & barbare. Il eſt fourbe, menteur, cruel même dans ſes yeux. Sa tête eſt couverte de cheveux épais, ondoyans. L'impudence ſiège ſur ſon front. Quoique ſes mains ſoient très-petites, il lance fort loin ſes flèches terribles: les lance même juſques ſur les bords de l'Achéron, où il bleſſe le Roi des enfers. Son corps eſt tout nud, & ſon ame eſt impénétrable. Aîlé comme un oiſeau, il voltige de l'un à

l'autre

l'autre ſexe, & ſe fixe dans les cœurs. Il arme ſon petit arc de flèches qui, malgré leur petiteſſe, pénètrent juſques dans les cieux. Son carquois d'or eſt plein de traits perçans, dont il me bleſſe ſouvent moi-même. Tout ce qui lui appartient, tout de lui eſt redoutable : mais rien ne l'eſt plus qu'un petit flambeau, avec lequel il brûle le ſoleil même. Si vous le rencontrez, liez-le, de peur qu'il ne vous échappe. Soyez ſans pitié, s'il pleure ; défiez-vous de ſes larmes, elles ſont trompeuſes. S'il rit, reſerrez ſes liens. S'il veut vous embraſſer, fuyez : ſes baiſers ſont dangereux : ſes lèvres ſont empoiſonnées. S'il vous dit, prenez ces armes ; je vous les donne toutes ; gardez-vous d'y toucher. Ses préſens ſont perfides & brûlans.

Cette Idylle eſt très-agréable. Ce brillant tableau de l'Amour eſt tracé avec beaucoup d'art, de reſſemblance & de vérité. Cupidon pouvoit-il être mieux peint que par Vénus ſa mère ?

Perrault, le détracteur des Anciens, dit que cette Idylle eſt une des plus agréables Poéſies qui ſe ſoient jamais faites, & qu'elle ne ſe reſſent point de ſon antiquité. Perrault avoit raiſon de trouver agréable cette Idylle ; mais ſa réfléxion eſt abſolument fauſſe. Que le préjugé eſt aveugle ! C'eſt la plus dangereuſe maladie de l'eſprit.

MÉGARE ET ALCMENE (1).

IDYLLE III.

O MA tendre mère, pourquoi votre cœur ſe conſume-t-il toujours en ſoupirs? Les roſes de vos joues ſe ſont effacées. Pourquoi m'accabler de votre propre douleur? Eſt-ce parce que votre fils intrépide ſouffre ſous un lâche, des

(1) Mégare étoit fille de Créon, Roi de Thèbes en Béotie, & épouſe d'Hercule. Alcmène, fille d'Electrion, Roi de Mycènes, épouſa Amphitrion. Jupiter, pour la tromper, prit la forme de ſon époux : Heureuſe métamorphoſe pour le Dieu, mais qui ne plairoit pas à coup ſûr à toutes les femmes. La jalouſe Junon tourmenta Alcmène, pendant ſa groſſeſſe. Celle-ci accoucha enfin de deux enfans, d'Euryſthée, fils d'Amphitrion, & d'Hercule, fils de Jupiter. Euryſthée preſcrivit à ſon frère douze travaux, eſpérant le faire périr; mais Hercule ſortit victorieux de toutes ſes entrepriſes.

maux innombrables ; tel qu'un lion généreux, qui ſeroit ſoumis à un daim timide. Hélas, pourquoi les Dieux m'ont-ils couverte ainſi d'ignominie ! Pourquoi mes parens m'ont-ils donné le jour ſous un aſtre auſſi funeſte ! Epouſe infortunée ! j'ai partagé la couche d'un Héros accompli : je l'aimois comme moi-même. Je l'honore, & je le reſpecte encore au fond de mon cœur. Nul mortel ne fut plus malheureux que lui, & n'éprouva autant de peines, autant de maux. Le barbare perça ſes enfans avec l'arc que lui donna Phébus, & avec les traits cruels ou d'une Parque, ou d'Erinnis. Furieux, il ſe baigne dans leur ſang au milieu de ſon palais, leur arrache impitoyablement une innocente vie. J'ai vu de mes propres yeux mes enfans déchirés, expirans ſous la rage d'un père. Spectacle plus horrible que le ſonge le plus affreux ! Malgré leurs cris touchans & réitérés je n'ai pu ſecourir mes fils, ces malheureuſes victimes d'une mort inévitable. De même que l'oiſeau gémit triſtement ſur la perte de ſes petits nouvellement éclos, qu'un ſerpent énorme dévore au milieu d'un buiſſon épais : leur mère inconſolable, voltige autour de leur nid, pouſſe des ſons aigus & douloureux, ne peut venir à leur ſecours. Elle craint trop d'approcher du monſtre redoutable (1). Malheureuſe

(1) Cette belle comparaiſon a ſervi de modèle à celle de Virgile dans le quatrième livre de ſes *Géorgiques*. Nous allons eſſayer de la rendre.

que je ſuis, c'eſt ainſi que je déplorois la mort de mes enfans chéris! Egarée, éperdue, furieuſe, je courois dans ce palais enſanglanté.

O Diane, puiſſante Déeſſe, adorée par les femmes, que n'ai-je péri avec mes fils, le cœur percé des mêmes trais empoiſonnés (1)! Nos parens baignés de larmes, nous auroient placés de leur main paternelle ſur un bûcher commun. Après avoir recueilli, & renfermé nos cendres dans la même urne d'or, ils les auroient inhumées dans les lieux qui nous ont vu naître. Ils demeurent à Thèbes : ils cultivent les campagnes fécondes de l'Aonie. Et moi, toujours livrée à la douleur, je gémis dans Thyrinthe, conſacrée à Junon. Mes larmes ne ceſſent de couler. Je contemple rarement mon époux au milieu de ce palais. Errant ſur la terre, & ſur les mers, il ſupporte des travaux ſans ceſſe renaiſſans. Son cœur de roche ou de bronze affronte tous les dangers. Pour vous, Alcmène, vous pleurez

---

Ainſi la triſte Philomèle pleure à l'ombre d'un peuplier, la perte de ſes petits, à peine couverts d'un léger duvet. Un barbare laboureur, après avoir obſervé leur nid, vient de les en arracher. La mère déſolée gémit pendant la nuit ſur une branche, pouſſe des ſons douloureux, & remplit tous les lieux d'alentour de ſes regrets plaintifs.

(1) Les flèches d'Hercule étoient empoiſonnées, depuis qu'elles avoient été trempées dans le ſang de l'hydre de Lerne.

continuellement & les nuits & les jours : vos yeux ſont deux ſources intariſſables. Aucuns de mes parens ne peuvent calmer mes ennuis par leur préſence. Loin de ce palais, ils habitent au-delà de l'iſthme fertile en pins. Je ne puis tourner vers eux mes triſtes regards, pour adoucir les tourmens que j'endure. Pyrrha ſeule me conſoleroit : mais hélas ! elle eſt elle-même accablée de douleur, à cauſe d'Iphicle votre fils (1). En effet les enfans que vous avez eu d'un mortel, ou d'un Dieu, ſont en butte au ſort le plus rigoureux.

Ainſi parla Mégare ; le reſſouvenir de ſes fils, & de ſes parens l'attendrirent : des larmes abondantes coulèrent de ſes yeux, inondèrent ſon beau ſein. Alcmène émue, touchée, verſoit auſſi des pleurs, en arroſoit ſes joues d'albâtre ; elle pouſſe alors un profond ſoupir, & adreſſe à Mégare ce ſage diſcours.

Mère infortunée, pourquoi rappelez-vous à votre eſprit ces triſtes objets ? Pourquoi voulez-vous renouveller notre douleur, en retraçant le tableau des malheurs affreux que nous avons pleuré tant de fois ? Contentons-nous des maux qui nous aſſiègent chaque jour ; pour les calculer tous, il faudroit être naturellement

(1) Iphicle, fils d'Amphitrion & d'Alcmène, étoit frère utérin d'Hercule.

porté à la triſteſſe. Cependant prenez courage ; ce n'eſt point Jupiter qui nous fait éprouver un pareil deſtin. Je vois, ô ma chère Mégare, votre douleur profonde ; je ne puis vous en blâmer, au contraire j'ai pitié de votre état, & je ſuis déſolée de vous voir partager les maux cruels qui menacent nos têtes. Je prends à témoin Cérès & Proſerpine (1) (puiſſent les parjures être punis cruellement par ces Déeſſes) comme je vous aime du fond de mon cœur, autant que ſi je vous euſſe portée dans mon ſein, & que vous fuſſiez dans ce palais ma fille unique. Vous connoiſſez une partie de mes ſentimens pour vous : ne dites donc point que je vous vois avec indifférence, parce que mes larmes ſont plus abondantes que celles de Niobé,

(1) Cérès étoit fille de Saturne & de Cybèle. Elle enſeigna l'Agriculture aux hommes, & voyagea quelque tems avec Bacchus. Pluton lui enleva ſa fille Proſerpine, qui cueilloit des fleurs dans les prairies de la Sicile. Cette mère déſolée promena par-tout ſa douleur, & deſcendit enfin aux Enfers, où elle retrouva ſa fille. Proſerpine ne voulut pas ſuivre ſa mère, & quitter le palais de Pluton. Cependant Jupiter promit à Cérès de la faire ſortir, ſi elle n'avoit rien mangé, depuis qu'elle étoit dans les Enfers : mais Aſcalaphe ſoutint qu'elle avoit cueilli une grenade dans les jardins de Pluton, & qu'elle en avoit mangé ſept grains. Quelques perſonnes donnent un autre ſens aux paroles d'Aſcalaphe. Quoi qu'il en ſoit, Proſerpine paſſa ſix mois de l'année avec ſa mère, & ſix autres avec ſon mari. Cette alternative paroît ſingulière.

à la blonde chevelure (1). Peut-on blâmer une mère qui pleure un fils que le ſort perſécute. J'ai ſouffert pendant dix mois (2) ; les douleurs de l'enfantement ont été terribles, & m'ont conduite aux portes du trépas. Ce fils eſt maintenant fort éloigné de moi, occupé à ſurmonter de nouvelles difficultés. Infortunée que je ſuis, j'ignore ſi je le verrai vainqueur de tous les obſtacles : de plus, un ſonge plein d'horreur m'a effrayée pendant mon ſommeil paiſible. Je tremble, je frémis que cette viſion ſiniſtre ne menace mes enfans de quelque grand malheur ; j'ai vu mon fils Hercule, une bêche énorme à la main, tel qu'un vil mercénaire. Sans tunique, ſans manteau, abſolument nud, il creuſoit un large foſſé pour ſervir de rempart

(1) Niobé, fille de Tantale, & femme d'Amphion. Elle fut mère de quatorze enfans, & eut l'imprudence de ſe préférer à Latone. Cette Déeſſe irritée, fit périr les enfans de Niobé par les flèches d'Apollon & de Diane.

(2) Les Anciens marquoient ce tems, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par un vers de la quatrième Eclogue de Virgile ; de Térence, dans les Adelphes ; d'Ovide, dans l'Héroïde de Canacé, & dans ſes Faſtes ; les Juriſconſultes mêmes s'exprimoient comme les Poëtes. Les Anciens en uſoient peut-être ainſi, ou parce que leurs mois réglés ſur le cours de la Lune, étoient plus courts, ou parce qu'ils comptoient le dixième mois comme révolu, quoiqu'il ne fût que commencé. On peut conſulter Saint Auguſtin, liv. *Evang.* queſt. 1, chap. 5.

à une vigne : cet ouvrage achevé, il place ſa bêche ſur l'endroit le plus élevé, & va reprendre ſes vêtemens. Un feu ſubit & ſoudain brille ſur ce foſſé profond, enveloppe Hercule de tourbillons enflammés. Ce Héros voulant éviter la violence du feu, recule à pas précipités, ſe ſert de ſa bêche comme d'un bouclier, l'agite devant lui, & jette ſes regards de tous côtés pour ſe garantir de cette flamme dévorante. J'ai cru voir le généreux Iphicle tomber, en volant au ſecours de ſon frère, & reſter étendu ſur la terre, ſans pouvoir ſe relever. Tel qu'un vieillard accablé par les ans chancelle, & tombe, & demeure immobile, juſqu'à ce que quelqu'un, touché de pitié à la vue de ſes cheveux blancs, lui donne la main, & l'aide à ſe relever. Pour moi je pleurois en voyant mes deux fils ſans défenſe ; le ſommeil s'eſt éloigné de mes paupières : & auſſi-tôt l'Aurore vermeille a paru. Voilà le ſonge effrayant qui m'a troublée pendant la nuit : que les Dieux faſſent retomber tous ces malheurs ſur la tête d'Euryſthée. Puiſſe mon eſprit prophétique lui annoncer des maux inévitables !

EUROPE.

IDYLLE IV.

VÉNUS offrit autrefois à Europe un ſonge agréable : c'étoit l'heure où les ombres de la nuit commencent à ſe diſſiper, & l'Aurore à paroître. Un ſommeil plus doux que le miel ferme alors doucement les paupières appeſanties, délaſſe les membres fatigués, & repaît les eſprits de ſonges prophétiques. Europe, encore vierge, dormoit au fond du palais de ſon père Agénor ; elle crut voir en ſonge deux parties du monde (c'étoit l'Aſie & le Continent ſitué vis-à-vis) ſe diſputer entr'elles à ſon ſujet, ſous la forme de deux femmes. Elles paroiſſoient être, l'une étrangère, & l'autre du pays même; celle-ci réclamoit Europe comme ſa fille, diſoit qu'elle étoit née dans ſon ſein, & qu'elle l'avoit élevée ſoigneuſement ; celle-là entraînoit avec ſes bras vigoureux la jeune Princeſſe, qui ne faiſoit aucune réſiſtance. Elle ſoutenoit que les deſtins, & Jupiter armé

de ſon Egide (1), lui avoient annoncé qu'elle poſſéderoit Europe. Effrayée, tremblante, le cœur ému, la jeune Princeſſe s'élance de ſa couche ſuperbe ; tout ce ſonge lui paroît véritable ; elle croit avoir encore ces deux femmes devant les yeux : elle garde un long ſilence, & parle enfin en ces termes :

Quel Dieu m'a envoyé cette viſion ? Quel ſonge vient de troubler mes eſprits, au milieu des douceurs du ſommeil ? Quelle eſt cette étrangère que j'ai vue pendant que je dormois ? Combien étoient vifs les ſentimens que j'éprouvois pour elle ? Avec quelle tendreſſe elle m'a accueillie ? Elle me regardoit comme ſa propre fille, puiſſent les Dieux me rendre ce ſonge favorable !

Europe ayant ainſi parlé, ſe lève, va chercher ſes chères Compagnes auſſi jeunes qu'elle ; ayant les mêmes goûts, les mêmes inclinations, une origine illuſtre ; & partageant tous les divertiſſemens de la jeune Princeſſe, ſoit qu'elle prenne le plaiſir de la danſe, ſoit qu'elle cueille dans les prés fleuris le lis odorant, ſoit qu'elle ſe baigne dans les belles eaux de l'Anaurus. Elles accompagnent auſſi-tôt Europe, tiennent à la main une corbeille pour y dépoſer les fleurs, & ſe rendent dans les prairies ſituées ſur le

(1) L'Egide ou le bouclier de Jupiter, étoit couverte de la peau de la chèvre Amalthée, qui l'avoit allaité.

bord de la mer, où elles ſe raſſemblent ordinairement, invitées par les attraits naiſſans des boutons de roſes, & par le bruit des flots. Europe portoit une corbeille d'or, ouvrage merveilleux & admirable de Vulcain; ce Dieu en fit préſent à Lybie, quand elle partagea la couche de Neptune. Lybie la donna enſuite à la belle Théléphaeſſa, iſſue de ſon ſang. Celle-ci céda cette corbeille précieuſe à la jeune Europe ſa fille; l'or travaillé avec un art infini, offroit pluſieurs objets brillans, & qui ſembloient reſpirer. Io, fille d'Inachus, y étoit gravée ſous la forme d'une géniſſe, & ne conſervoit aucun de ſes premiers traits. D'un pied rapide & impétueux, elle fendoit les ondes, & paroiſſoit nager. Les flots de la mer étoient d'un ſombre azur; on découvroit ſur ſes bords eſcarpés deux hommes qui regardoient cette géniſſe traverſant les flots: Jupiter la careſſoit doucement de ſa main divine, & la transformoit en femme ſur le rivage du Nil, fameux par ſes ſept bouches. Les eaux du fleuve étoient figurées en argent; la géniſſe en airain, & Jupiter en or. Le dehors de la corbeille offroit Mercure; près de lui étoit étendu Argus aux yeux toujours ouverts: on voyoit naître de ſon ſang un oiſeau magnifique, tout glorieux de l'éclat, de la richeſſe, de la variété de ſes brillantes couleurs; les plumes de ſa queue pompeuſement déployée, étoient ſemblables aux

voiles d'un vaiſſeau léger, & couvroient le bord extérieur de la riche corbeille de la charmante Europe.

Dès que les jeunes Princeſſes parurent dans les prairies émaillées, elles folâtrèrent parmi les fleurs, & reſpirèrent leur agréable parfum. L'une cueille le narciſſe odorant; l'autre l'hyacinthe; celle-ci la violette; une autre le ſerpolet. Pluſieurs ſe livrent de doux combats, pour couper la tête parfumée du ſouci doré; toute la terre eſt jonchée, couverte des dépouilles éclatantes des prairies. Europe, en cueillant la roſe vermeille & purpurine, reſſembloit à une Reine majeſtueuſe; elle brilloit entre toutes ſes Compagnes, comme Vénus au milieu des Graces. Cette jeune Princeſſe ne devoit pas s'amuſer encore long-tems à cueillir des fleurs, & conſerver ſa ceinture virginale.

A peine Jupiter l'eût-il apperçue, que ſon cœur fut ſoudain bleſſé, vaincu par les traits rapides de Vénus. Cette Déeſſe ſeule peut dompter le maître des Dieux. Le fils de Saturne voulant ſurprendre le jeune cœur de la belle Europe, & en même tems éviter la colère de la jalouſe Junon, changea de forme, voila le Dieu, & ſe transforma en taureau. Il n'avoit rien de commun avec ceux qui, nourris dans les étables, tracent ſous le joug avec la charrue de pénibles ſillons, ou qui, paiſſant dans les prairies, traînent avec effort de lourds

chariots ; tout ſon corps étoit d'un jaune un peu rembruni ; une étoile blanche brilloit au milieu de ſon front ; ſes yeux, d'un bleu naiſſant, étoient enflammés d'amour ; deux cornes également recourbées armoient ſa tête, & formoient un demi-cercle, ſemblable au croiſſant de la lune. Jupiter, ainſi métamorphoſé, ſe rendit dans la prairie, & ſa préſence n'effraya point ces timides Beautés ; toutes vouloient approcher de cet aimable taureau pour le toucher : l'odeur divine qu'il exhaloit, l'emportoit ſur les plus doux parfums des fleurs ; il s'arrête devant la chaſte Europe, lui lèche le col, & tache de la gagner par ſes careſſes. La fille d'Agénor, de ſon côté, le flattoit, le careſſoit de la main, enlevoit de deſſus ſon muſle une écume abondante, & lui donnoit quelques baiſers. Il mugit alors doucement ; vous euſſiez cru entendre les ſons d'une flûte ſonore & harmonieuſe : fléchiſſant les genoux devant Europe, il la regardoit tendrement, & lui préſentoit ſa large croupe. Europe dit à ſes jeunes Compagnes, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles flottantes :

Approchez, mes chères Compagnes, aſſéyons-nous & folâtrons ſur le dos de ce taureau ; ainſi couché, il peut nous porter toutes enſemble : nous ſerons comme ſur un vaiſſeau : ſon aſpect eſt doux & agréable ; il ne reſſemble point à tous ceux de ſon eſpèce ; il eſt animé, ainſi

que l'homme, par un eſprit raiſonnable, il ne lui manque abſolument que la voix.

A ces mots elle s'aſſied en riant. Ses Compagnes ſe diſpoſoient à l'imiter, mais le taureau ſe lève auſſi-tôt, fuit, emporte l'objet de ſes déſirs, & arrive à la mer dans un inſtant. Europe tourne ſes regards vers ſes Compagnes, les appele, & leur tend les bras, mais en vain, elles ne peuvent l'atteindre; le taureau ſe précipite dans les flots, nage & s'éloigne avec la vîteſſe d'un dauphin. Toutes les Néréïdes ſortent de leurs grottes, aſſiſes ſur le dos des monſtres marins, & ſe raſſemblent autour de ce taureau. Neptune, dont la voix eſt redoutable dans tout l'empire des mers, applanit, calme les flots, & guide ſon frère dans ſa courſe. Les Tritons, habitans des abîmes profonds, viennent en foule lui faire cortège, font entendre au loin le chant nuptial, avec leurs conques recourbées. Europe aſſiſe ſur le dos de ce divin taureau, ſe tenoit d'une main à l'une de ſes belles cornes, & abaiſſoit de l'autre les plis ondoyans de ſa robe de pourpre, enſorte que l'extrêmité en étoit mouillée par l'onde blanchiſſante. Son large voile, enflé par les vents, étoit ſemblable à une voile de navire, & ſoulevoit doucement cette jeune beauté: elle étoit déja loin des États de ſon père. Les rivages battus des flots, & les hautes montagnes avoient entiérement diſparu; elle ne découvroit que l'immenſité des cieux, & la vaſte étendue de la

mer. Dans cette cruelle poſition, elle promène triſtement ſes regards autour d'elle, & élève ainſi la voix :

Où me portes-tu, divin taureau : qui es-tu ? comment peux-tu fendre les flots avec tes pieds peſans ? Quoi ! tu ne redoutes pas la mer ? les vaiſſeaux voguent légèrement ſur l'onde ; mais les taureaux craignent de s'expoſer ſur la plaine liquide. Quelle boiſſon douce, quelle nourriture agréable peux-tu trouver ici ? Es-tu un Dieu ? Mais alors, pourquoi fais-tu ce qui ne convient point à un Dieu ? Les dauphins ne marchent point ſur la terre, ni les taureaux ſur les ondes: pour toi tu cours également ſur la terre & ſur les flots ; tes pieds te ſervent de rames ; peut-être planerois-tu auſſi rapidement qu'un oiſeau léger, ſi tu t'élevois dans les airs azurés ? Infortunée que je ſuis, hélas ! j'ai abandonné le palais de mon père ; j'en ſuis à une diſtance infinie, pour avoir ſuivi ce taureau ! J'erre ſeule maintenant ſur les mers d'une manière bien étrange. Puiſſant Neptune, toi qui tiens l'empire de la mer, ſois-moi favorable ! j'eſpère connoître enfin celui qui dirige ma navigation. Puis-je traverſer ainſi les flots humides, ſans le ſecours d'une divinité ?

Ainſi parla Europe : le taureau lui répondit, en ces termes : Prenez courage, jeune Princeſſe, ne redoutez point les flots ; je ſuis Jupiter, quoique vos yeux vous offrent un taureau. Je puis paroître ſous la forme que je veux ; l'a-

mour dont je brûle pour vous, m'a ſeul engagé à parcourir une auſſi vaſte étendue de mer : vous allez aborder dans l'iſle de Crète, où j'ai été élevé dans mon enfance ; nous y célébrerons votre hyménée : vous aurez de moi des fils fameux, qui porteront le ſceptre ſur pluſieurs peuples.

Il dit, & tout eſt conforme à ſes paroles. On découvre déja l'iſle de Crète, & Jupiter reprend ſa première forme, détache la ceinture de la chaſte Europe ; tandis que les Heures préparent le lit nuptial. Cette jeune vierge devint l'épouſe de Jupiter, & mère d'une poſtérité nombreuſe.

IDYLLE V.

Son amour pour la tranquillité.

Lorsque les zéphirs ſoufflent légérement ſur les flots azurés, une douce pareſſe s'empare de mes eſprits. Les Muſes ceſſent alors de m'être agréables ; le calme délicieux de la mer me plaît davantage : mais quand l'onde blanchiſſante mugit horriblement, que les flots ſont agités, que les vagues mutinées s'élevent à gros bouillons pleins d'écume, je m'éloigne de la mer, & je porte mes regards ſur la terre & ſur les arbres. La terre dans cet inſtant me paroît un

ſéjour plus sûr ; les forêts épaiſſes m'enchantent, ſur-tout lorſque les vents font réſonner les pins élevés. Le pêcheur, il faut l'avouer, mène une vie bien dure & bien pénible ; ſa maiſon, c'eſt une frêle barque ; ſes travaux ſont tous ſur la mer ; une pêche ſouvent infructueuſe conſume tout ſon tems. Pour moi, couché nonchalamment ſous un platane touffu, je goûte les douceurs du ſommeil auprès d'une claire fontaine, dont le murmure flatte l'oreille ſans l'effrayer.

Ni le marbre, ni l'or ne bordent nos fontaines,
Mais de fleurs la nature en émaille le tour ;
Et le Berger content, ſans ſoucis & ſans peines,
Au chant de ſa Bergère y danſe tout le jour.

CHAULIEU.

IDYLLE VI.

LES CAPRICES DE L'AMOUR.

PAN aimoit Écho ſa voiſine. Écho étoit enflammée pour un Satyre léger ; ce Satyre ne reſpiroit que pour la charmante Lydé : c'eſt ainſi que le capricieux amour les brûloit de ſes feux vainqueurs. Autant qu'ils haïſſoient l'objet qui les aimoit, autant, par une juſte vengeance, ils étoient odieux à celui qu'ils adoroient. *Aimez ceux*

qui vous aiment, afin que, ſi vous aimez jamais, vous ſoyez payés d'un ſincère retour. Tel eſt le conſeil que je donne à ceux qui n'ont point encore connu les charmes de l'amour.

ÉPIGRAMME.

L'AMOUR LABOUREUR.

LE cruel Amour dépoſant arc & flambeau, s'arme d'un aiguillon retoutable aux bœufs, & charge ſon dos de tout l'attirail d'un laboureur. Il met enſuite ſous le joug des taureaux patiens à l'ouvrage, trace des ſillons & y ſeme du bled: alors levant les yeux vers le ciel, il adreſſe ces mots à Jupiter: *Taureau d'Europe fertiliſe ces ſillons, ſans quoi je t'attelle à cette charrue.*

ÉPIGRAMMES
DE L'ANTHOLOGIE (1).

ÉPIGRAMME I.

SUR L'AMOUR.

VOULOIR fuir l'Amour, c'eſt une entrepriſe inutile ; n'ayant que mes pieds pour courir, je ne puis me dérober à cet enfant aîlé, qui me pourſuit avec tant de vîteſſe.

Les ruiſſeaux ont une pente
Que leur onde ſuit toujours.
Une pente plus charmante,
Conduit les cœurs aux amours.
A quoi ſert notre indifférence ?
Leur pouvoir en eſt plus grand ;
Et ſouvent la réſiſtance,
D'un ruiſſeau fait un torrent.

LA MOTTE.

(1) Le mot *Anthologie* veut dire choix de fleurs ; livre qui ne contient que de jolies pièces. Nous avons auſſi notre Anthologie Françoiſe.

ÉPIGRAMME II.

SUR LE MÊME SUJET.

JE faiſois l'autre jour des couronnes de fleurs nouvellement écloſes, & je trouvai l'Amour parmi des roſes vermeilles. Soudain je le ſaiſis par les aîles, & je le plonge dans un verre de vin que j'avale d'un ſeul trait. Ce petit Dieu, depuis ce moment, eſt dans mon ſein, & me chatouille doucement avec ſes aîles.

Flaté d'une eſpérance vaine,
Je m'adreſſe enfin à Bacchus.
Bois, me dit-il, bientôt Iſmène
Dans ton cœur ne régnera plus.

J'avale la liqueur céleſte,
Que le Dieu même me verſa :
Mais, vain eſpoir ! Iſmène reſte ;
La raiſon ſeule s'éclipſa.

M. B.

EPIGRAMME III.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

JE cherche le cruel Cupidon : ce matin dès la pointe du jour, il s'eſt envolé de mon lit. C'eſt un enfant dont les larmes ſont douces, tendres, le rire malin, le babil continuel. Vif, léger, hardi, il porte un carquois ſur ſon dos ailé. Je ne puis dire quel eſt ſon père : car ni le ciel, ni la terre, ni la mer ne ſe vantent d'avoir donné naiſſance à ce petit audacieux. Tout hait cet ennemi commun. Prenez garde que dans ce moment même, il ne tende des filets pour y prendre vos cœurs. Mais le voici dans ſon aſyle favori. Ah, traître, quoique caché dans les yeux de la charmante Zénophile, tu n'as pu te dérober à mes regards !

Tyran impérieux,
Vainqueur le plus aimable ;
Timide, audacieux,
Indulgent, implacable ;
Par un charme inexprimable,
Il eſt dans le même moment,
Cruel, haiſſable,
Flateur & charmant.

DE MONCRIF.

ÉPIGRAMME IV.

SUR LE MÊME SUJET.

IL faut, quoiqu'endormi ſur le ſein de ſa mère, il faut vendre ce fourbe & audacieux Amour. Pourquoi le garderois-je plus longtems ? Ce Dieu malin fait ſentir cruellement ſes mortelles bleſſures. Il pleure, & rit en même-tems : babille ſens ceſſe. Il eſt encore hardi, téméraire, cruel, farouche, & ſans nulle tendreſſe même pour ſa mère. Son œil eſt vif & perçant : c'eſt un prodige en tout. Il faut donc que je le vende promptement. Si quelqu'un prêt à faire voile, veut acheter cet enfant, qu'il s'avance. Mais le voilà tout en pleurs : le traître ! il me conjure tendrement de lui pardonner. Eh bien, je ne te vendrai pas, ne crains rien : tu reſteras auprès de ma chère Zénophile, tu vivras avec elle.

« En même-temps j'apperçus l'enfant Cupi-
» don, dont les petites aîles s'agitant le tai-
» ſoient voler autour de ſa mère. Quoiqu'il eût
» ſur ſon viſage la tendreſſe des graces, & l'en-
» jouement de l'enfance, il avoit je ne ſai quoi
» dans ſes yeux de perçant qui me faiſoit peur;

» il rioit en me regardant, ſon ris étoit malin,
» moqueur & cruel. Il tira de ſon carquois d'or
» la plus aigue de ſes flèches : il banda ſon arc...
» d'abord rien ne paroiſſoit plus innocent, plus
» doux, plus aimable, plus ingénu, & plus
» gracieux que cet enfant. A le voir enjoué,
» flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne
» pouvoit donner que du plaiſir : mais à peine
» s'étoit-on fié à ſes careſſes, qu'on ſentoit
» je ne ſai quoi d'empoiſonné : l'enfant malin
» & trompeur ne careſſoit que pour trahir : &
» & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il
» avoit fait, ou qu'il vouloit faire..... On
» vous auroit parlé en vain des trahiſons de
» l'Amour qui flatte pour perdre, & qui, ſous
» une apparence de douceur, cache les plus
» affreuſes amertumes. Il eſt venu cet enfant
» plein de charmes parmi les ris, les jeux,
» & les graces....

TÉLÉMAQUE.

ÉPIGRAMME V.

SUR LA BRIÉVETÉ DE LA VIE.

NOUS ne pouvons goûter les plaiſirs & les délices de l'Amour, que pendant cette vie paſſagère. Quand nous aurons franchi l'Achéron, jeune beauté, il ne reſtera de nous que quelques oſſemens, & un peu de pouſſière.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe,
Pauvre, riche, illuſtre, ou ſans nom,
Chez l'impitoyable Pluton,
Le tems rapide nous emporte.
Du Monarque du ſombre bord,
Tout ce qui vit, ſent la puiſſance,
Et l'inſtant de notre naiſſance
Fut pour nous un arrêt de mort.

LA MOTTE.

ÉPIGRAMME VI.

SUR UN BAISER.

UNE fille charmante, adorable, me donna l'autre ſoir un baiſer amoureux avec ſes lèvres vermeilles & odorantes. Ce baiſer voluptueux, étoit du pur nectar : toute ſa bouche en effet exhaloit les plus doux parfums. Je ſuis maintenant ivre d'amour ; j'ai bu, j'ai ſavouré ce baiſer délicieux.

ÉPIGRAMME VII.

NULLE POMPE FUNEBRE.

N'ALLUMEZ point des feux ſur ma tombe. Pour ces froides colonnes, ne les ornez point de guirlandes, & ne brûlez point de Parfums : c'eſt une dépenſe vaine & inutile. Si vous voulez m'offrir quelques préſens agréables, que ce ſoit pendant que je reſpire encore. En verſant du vin ſur ma cendre, loin de l'enivrer, vous n'en feriez qu'un peu de boue ; & de plus les morts ſont inſenſibles à tous ces honneurs.

Quand on a paſſé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours :
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

MOLIERE.

ÉPIGRAMME VIII.

L'AMOUR ET BACCHUS VAINQUEURS.

J'ARME mon cœur de raiſon contre l'Amour, je ſuis ſûr de la victoire, s'il eſt ſeul

contre moi. Quoique mortel, je combattrai contre ce Dieu : mais ſi Bacchus vient à ſon ſecours, alors que pourrai-je moi ſeul, contre ces deux divinités ?

ÉPIGRAMME IX.

A DÉMOCRATE.

BOIS, & te divertis, Démocrate : nous ne boirons pas toujours, & nous ne goûterons pas éternellement les plaiſirs de cette vie. Ornons de fleurs nos têtes, & parfumons-nous, avant que les autres viennent rendre à nos tombeaux ces ſtériles honneurs. Je veux, pendant que je reſpire, je veux que toutes mes veines ne ſoient remplies que de vin ; mais je conſens qu'après ma mort un déluge d'eau pénètre & inonde toutes les parties de mon corps.

ÉPIGRAMME X.

RIEN DE TROP.

JE ne déſire point des campagnes couvertes de riches moiſſons, ni des tréſors, & des biens auſſi immenſes que ceux de Gygès. Je

ſouhaite, ô Macrinus, une fortune médiocre, qui puiſſe ſuffire à mes beſoins. Rien de trop, voilà ma deviſe : rien de trop, voilà ce qui m'enchante.

Si je ne loge en ces maiſons dorées,
Au front ſuperbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail, & de mille couleurs,
Mon œil ſe paît des tréſors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printannières fleurs.

Ainſi vivant, rien n'eſt qui ne m'agrée,
J'ois des oiſeaux la muſique ſacrée,
Quand au matin ils béniſſent les cieux,
Et le doux ſon des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arroſer nos prés délicieux.

Que de plaiſirs de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémouſſant des ailes,
Mille baiſers ſe donner tour à tour :
Puis tout ravi de leur grace naïve,
Dormir au frais d'une ſource d'eau vive,
Dont le doux bruit ſemble parler d'amour.

Douces Brebis, mes fidèles compagnes,
Haies, buiſſons, forêts, prés & montagnes,
Soyez témoins de mon contentement....

Ces vers de l'Abbé Deſportes ſont fort beaux, quoiqu'on y rencontre quelques mots ſurannés. La ſtrophe où il peint les deux Colombelles eſt charmante : on ne peut rien lire de plus naturel, & de plus délicat : c'eſt un coup de pinceau digne de la touche gracieuſe de l'Albane.

ÉPIGRAMME XI.

Il faut Jouir du présent.

Buvez, & livrez-vous à la joie ; perſonne ne connoît le lendemain. L'œil des mortels ne peut lire dans l'avenir. Ne travaillez point, reſtez tranquille (1). Goûtez les plaiſirs, autant qu'il eſt en vous : goûtez les douceurs du ſommeil, & les délices des feſtins ; que toutes vos actions annoncent un être mortel. En effet un point imperceptible ſépare la vie de la mort. Semer de fleurs tous les inſtans de ſa vie, c'eſt ſe roidir contre la pente qui conduit au tombeau. Quand vous mourrez, vous n'emporterez rien, un autre poſſédera toutes vos richeſſes.

(1) Laiſſez-moi, Philoſophe auſtère,
Goûter voluptueuſement
Le doux plaiſir de ne rien faire,
Et de penſer tranquillement.
M. l. C. d. B.

Ami, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoumis à la mort,
Songe dans l'un & l'autre ſort
A conſerver une ame égale.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaiſirs,
Attends ſans crainte & ſans déſirs,
La fin d'une vie incertaine.

Jouis ſagement du loiſir
Que l'oubli des Parques te laiſſe;
L'âge, la ſanté, la richeſſe
Te donnent les biens à choiſir.

Erre dans les riches prairies,
Où les arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs laſſés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux rians,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par ſon paiſible murmure,
Endort les ſoins impatiens.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le ſoir voit diſparoître.

Bientôt tu laiſſeras aux tiens
Tes palais, ton vaſte domaine;
Et tes biens accrus avec peine,
Bientôt ne ſeront plus tes biens.

Mme. DESHOULIERES.

ÉPIGRAMME XII.

A UNE MAITRESSE.

Vous avez les charmes de Vénus, les lèvres de la perſuaſion, la fraîcheur & l'éclat du printems, la voix de Calliope, la prudence & la ſagacité de Thémis, les mains de Minerve : vous êtes enfin une quatriéme Grace.

ÉPIGRAMME XIII.

SUR LE MÉME SUJET.

Rhodocle eſt auſſi orgueilleuſe qu'elle eſt belle, & quand je la ſalue, la cruelle me regarde avec hauteur & dédain. Si je ſuſpends des couronnes de fleurs à ſa porte, elle les arrache, & les foule à ſes pieds. O rides, ô vieilleſſe inexorable, venez promptement faner tous ſes charmes, & la rendre moins fière.

Le tems d'une aîle légère
Emportera loin de vous
Cette beauté paſſagère,
Dont les charmes ſont ſi doux.

ROUSSEAU.

ÉPIGRAMME XIV.

SUR LE MÉME SUJET.

SI tu t'enorgueillis de ta beauté, conſidère avec quel éclat paſſager la roſe fleurit (1). Elle ſe fane dans un inſtant, & ſoudain elle eſt confondue avec les choſes les plus viles. Les fleurs & la beauté ont la même durée; le temps envieux les flétrit également.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choſes
Ont le pire deſtin :
Et Roſe elle a vécu, ce que vivent les roſes,
L'eſpace d'un matin.

MALHERBE.

(1) « Tel qu'une fleur, qui, étant épanouie » le matin, répand ſes doux parfums dans la » campagne, & ſe flétrit peu à peu vers le ſoir; » ſes vives couleurs s'effacent, elle languit, » elle ſe deſſéche, & ſa belle tête ſe panche, » ne pouvant plus ſe ſoutenir. »

TÉLÉMAQUE.

ÉPIGRAMME XV.

SUR LE MÊME SUJET.

JE t'envoye, charmante Rodocle, une couronne de fleurs brillantes que j'ai cueillies moi-même. Elle eſt compoſée du mêlange agréable de jeunes boutons de roſes, de lis, d'anémones fraîches, de tendres narciſſes, & de douces violettes. Ne ſois point orgueilleuſe, lorſque tes cheveux ſeront ornés de cette couronne : car la beauté, telle qu'une fleur printannière, brille, ſe fane, & ſe ternit ſoudain.

Les roſes nouvelles,
Pour paroître belles,
N'ont dans leurs printems,
Que quelques inſtans :
Pour plaire comme elle,
L'amour n'a qu'un tems.

DANCHET.

Que votre éclat eſt peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence & finit vos deſtins ;
Et le ſort le plus favorable
Ne vous laiſſe briller que deux ou trois matins.

Mme. DESHOULIERES.

ÉPIGRAMME XVI.

SUR UNE BREBIS ALLAITANT UN LOUVETEAU.

J'ALLAITE malgré moi ce jeune loup : l'imprudence aveugle de ce Berger m'y contraint. Ce nourriſſon cruel, devenu plus grand à l'aide de mon lait, ſera pour moi un ennemi redoutable. Les bienfaits ne peuvent jamais changer le naturel.

ÉPIGRAMME XVII.

VAIN PRÉSAGE.

J'ÉTERNUAI dernièrement près d'un tombeau : je crus que, comme je le déſirois, ce préſage m'annonçoit la mort de ma femme. Vain eſpoir ! les vents ont emporté mon ſouhait & mon éternument : ma femme, vrai fléau de mon repos & de ma vie, jouit de la meilleure ſanté.

Voici une Épigramme Françoiſe, fameuſe par ſa ſimplicité, & par ſa naïveté.

Ci-gît ma femme, ah! qu'elle eſt bien!
Pour ſon repos & pour le mien!

ÉPIGRAMME XVIII.

LE VRAI BONHEUR.

Heureux qui te regarde; trois fois heureux qui t'écoute. Te donner un doux baiſer, c'eſt être demi-Dieu: te ſerrer entre ſes bras, c'eſt jouir de l'immortalité!

ÉPIGRAMME XIX.

LA JEUNE ERATO.

LA jeune & tendre Erato, inondée d'un torrent de larmes, a prononcé ces dernières paroles, en ſerrant entre ſes bras ſon père qu'elle adore. O mon père, ma vue s'obſcurcit, le ſombre voile de la mort eſt étendu ſur mes yeux; les forces m'abandonnent; mon ame s'envole; je ne ſuis déja plus.

ÉPIGRAMME XX.

SUR UNE GROTTE.

ÉTRANGER, viens t'aſſeoir au pied de ce rocher, tout invite à prendre du repos. Les doux zéphirs agitent légèrement les feuilles des arbres. Les flots rafraîchiſſans d'une claire fontaine, arroſent l'intérieur de cette grotte charmante. Les voyageurs accablés de la chaleur, ne peuvent trouver un aſile plus propre à réparer leurs forces épuiſées.

EPIGRAMME XXI.

SUR UNE JEUNE FILLE.

JE pleure amèrement la jeune beauté que je n'avois pu fléchir. Pluſieurs Amans l'avoient déſirée pour Épouſe, & l'avoient demandée à ſon père. Sa prudence égaloit ſes charmes : rien n'étoit plus parfait. Vain eſpoir ! le cruel deſtin vient de tromper toutes les eſpérances, en précipitant cette jeune fille dans les ombres du trépas.

MORCEAUX
TRADUITS
DE CATULLE.

Quare habe tibi quidquid hoc libelli eſt,
Qualecunque, quod, ô patrona Virgo,
Plus uno maneat perenne ſeclo. CATULLE.

LES Anciens ont compoſé des Épithalames charmans, & bien ſupérieurs à tous nos Épithalames modernes. Pour en convaincre le Lecteur, je vais mettre ſous ſes yeux la traduction de pluſieurs morceaux de l'*Épithalame* de *Manlius* & de *Junie*. Je n'en connois aucun qui offre autant de beautés, & qui ſoit rempli des mêmes agrémens. Tout y eſt peint avec un coloris frais & agréable. Les diminutifs, ſi rares dans notre langue, embelliſſent cet Épithalame, & lui donnent de nouvelles graces. Malgré tous mes efforts, je ſens que je ne rendrai pas toute la délicateſſe, tous les charmes de l'original. Je

ne puis donner qu'une ébauche, qu'une eſtampe de ce tableau riant & voluptueux. Je joindrai à la ſuite de cet Épithalame, la traduction de quelques autres pièces du même Auteur.

Caïus Valérius Catulle naquit la cent ſoixante-onzième Olympiade, dans la peninſule de *Sirmion*, auprès du lac *Bénac*. Sa famille étoit illuſtre, & avoit poſſédé autrefois des biens conſidérables. Il vécut d'abord dans la médiocrité, & devint opulent dans la ſuite, comblé des bienfaits des Romains les plus diſtingués par leur naiſſance, & par leur richeſſe. Il s'acquit une réputation brillante dans la Capitale du Monde, dans un tems où les grands Hommes n'étoient pas rares. Il mourut l'an de Rome 696. Toutes ſes Poéſies ſont excellentes. On eſtime ſur-tout ſes Épigrammes. Ses vers ont toujours été diſtingués par leur délicateſſe, par cette élégante ſimplicité, & par ces graces que la nature ſeule peut donner. Il ſeroit à ſouhaiter que ſon aimable naïveté, que ſes vers charmans, ne fuſſent pas ſouillés par une licence trop cynique quelquefois d'expreſſion.

ÉPITHALAME
DE MANLIUS ET DE JUNIE.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

L'ÉTOILE du ſoir paroît, jeunes gens, ſortez de table! Veſper ſi long-tems attendu, répand déja du haut de l'olympe une foible lumière. Il eſt tems de quitter les feſtins. La jeune épouſe va paroître. L'on va célébrer l'Hyménée.

Hymen, ô Hyménée! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Jeunes Filles, voyez-vous ces jeunes Gens. Quittez auſſi la table. L'Aſtre qui annonce la nuit fait briller ſes feux: il n'en faut plus douter. Regardez ces jeunes Gens: ils ſont déja bien loin. Ce n'eſt pas ſans deſſein. Ils vont chanter les premiers:

Hymen, ô Hyménée! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

Amis, la victoire ne ſera pas facile. Remarquez ces jeunes Beautés : comme elles méditent leurs chants ! ce n'eſt pas en vain. Pour nous, détournés par des objets étrangers, nous ſerons ſûrement vaincus. La victoire demande beaucoup de ſoins. Recueillez au moins vos eſprits dans cet inſtant : elles vont commencer les premières à chanter : il faut que nous ſoyons prêts à leur répondre.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Quel Aſtre plus cruel que toi étincelle dans les cieux, ô Heſpérus ! tu arraches impitoyablement du ſein de ſa mère une jeune Vierge. Malgré tous ſes efforts, tu l'arraches d'entre les bras maternels, pour la livrer à un jeune homme brûlant d'amour. Que les ennemis pourroient-ils faire de plus barbare dans une ville priſe d'aſſaut !

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

. . . . . .
. . . . . .

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Telle qu'une fleur cultivée à part dans un jardin, ne craint ni la dent des troupeaux, ni

le tranchant de la charrue ; devient l'objet des baiſers amoureux des zéphirs ; eſt vivifiée par les feux bienfaiſans du ſoleil, croît, arroſée par une pluie féconde : elle excite les déſirs des jeunes Filles, & des jeunes Garçons : mais lorſqu'elle eſt cueillie, & qu'elle a perdu ſa fraîcheur, elle ceſſe d'avoir des charmes pour eux. Telle une Vierge eſt chère aux ſiens, tant qu'elle conſerve ſa virginité : mais dès qu'elle a perdu cette fleur précieuſe, les jeunes Gens ceſſent de la trouver aimable, & ſes compagnes de la chérir.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

La vigne qui naît iſolée dans un champ aride, ne s'élève jamais d'elle-même : jamais elle ne produit des raiſins doux & parfumés. Ses ceps languiſſans ſuccombent ſous leur propre poids, & ſe courbent vers la terre. Bientôt l'extrémité de ſes branches rampe au niveau de ſes racines. Aucuns Vignerons ne la cultivent : elle n'eſt point labourée par les taureaux. Mais ſi par haſard elle eſt mariée à l'ormeau : alors elle eſt cultivée, & labourée. C'eſt ainſi qu'une fille vieillit ſolitaire & abandonnée, tant qu'elle fuit le joug de l'Hymen, & qu'elle ne met pas à profit ſes beaux jours. Si elle forme au contraire d'heureux liens, à l'âge indiqué par la

nature, elle devient dès-lors plus chère à ſon époux, & moins indifférente à ſes parens . . .
. . . . . .

O fils d'Uranie, qui habites l'Hélicon, toi qui livres une jeune fille dans les bras d'un époux, ô Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée; ceins ton front de fleurs odorantes: prends le voile nuptial. Viens ici plein de joie. Que ton pied, blanc comme l'albâtre, ſoit couvert d'un brodequin jaune.

Dans ce jour d'allégreſſe accours; chante à haute voix l'hymne nuptial; frappe légèrement du pied la terre; agite dans ta main ton flambeau.

La chaſte Junie eſt ſemblable à Vénus quand elle quitta les bois Idaliens, & parut aux regards du Berger de Phrygie, juge de ſa beauté.

Elle eſt telle qu'un jeune myrte fleuri, dont les Hamadryades font leurs plus chères délices, & qu'elles arroſent des pleurs de l'Aurore.

Hymen, viens dans ces lieux: quitte les grottes du rocher d'Aonie, que la Nymphe Aganippé baigne de ſes ondes rafraîchiſſantes.

Amène l'Épouſe déſirée dans le palais du nouvel Époux. Enchaîne ſon cœur par l'amour

le plus vif, comme le lierre ſerpentant embraſſe l'arbre qui le nourrit.

. . . . . .
. . . . . .

Ouvrez les portes, la jeune Épouſe s'avance, Les flambeaux font briller leurs feux reſplendiſſans. Mais vous tardez trop : le jour s'enfuit. Paroiſſez donc, jeune Épouſe.

La pudeur ingénue retarde ſes pas. Ses pleurs redoublent, parce qu'il faut qu'elle s'avance. Mais vous tardez trop : le jour fuit : paroiſſez donc, jeune Épouſe.

Junie reſſemble à la fleur d'hyacinthe qui s'élève dans un jardin émaillé de différentes fleurs précieuſes, & cultivé par un riche poſſeſſeur.

. . . . . .
. . . . . .

Comme les branches flexibles de la vigne s'enlacent autour des arbres voiſins ; de même Manlius te preſſera ſur ſon ſein enflammé : mais le jour fuit : paroiſſez donc, jeune Épouſe.

. . . . . .
. . . . . .

Heureux Époux, il t'eſt maintenant permis d'approcher. Ta jeune Épouſe eſt dans la couche nuptiale. Sa bouche blanche & vermeille reſſemble au lis, à la roſe, & au pavot doré.

Le nouvel Époux n'a pas moins de charmes. (J'en prend ici tous les Dieux à témoins). Vénus l'a comblé de toutes ſes faveurs ; mais le jour fuit : avancez, ne tardez pas.

. . . . . .

. . . . . .

Celui qui entreprendroit de ſavoir le nombre de vos tendres careſſes, calculeroit plutôt les ſables de la Lybie & les aſtres qui étincellent au milieu de la nuit.

Livrez-vous à tout votre amour : rien ne s'y oppoſe : ayez promptement des enfans aimables : il ne convient pas qu'une famille auſſi ancienne, ſoit ſans rejettons, qu'il en naiſſe toujours d'âge en âge.

Quel plaiſir de voir ſur le ſein de ſa mère chèrie, un jeune Torquatus, tendre ſes mains délicates vers ſon père ; lui ſourire agréablement avec ſes petites lèvres à demi-cloſes (1).

(1) Quel image naïve ! quel tableau reſſemblant ! Comme tout eſt dans la nature : le Poëte ne nous peint pas l'enfant, il nous le montre effectivement entre les bras de ſa tendre mère. On voit ce ſourire doux & enfantin, ces petites lèvres entr'ouvertes : comme les diminutifs du Latin ſont charmans. Tous les vers de cet Epithalame ſont coulans, harmonieux, & les comparaiſons du plus beau choix. C'eſt ainſi que l'on forme de pluſieurs fleurs ſuaves & odoriférantes, un bouquet, digne d'approcher du ſein de la charmante Thémire.

Puiſſe-t-il reſſembler tellement à ſon père Manlius, que les étrangers le connoiſſent auſſitôt pour ſon fils! qu'une reſſemblance parfaite annonce la chaſteté de ſa mère!

. . . . . .
. . . . . .

AU MOINEAU DE LESBIE.

Heureux Moineau, délices de ma Lesbie, mon amante a coutume de badiner avec toi. Elle te cache dans ſon ſein; te préſente le doigt, quand tu le deſires: t'agace; provoque tes coups de bec redoublés. Cette Lesbie qui cauſe mes plus doux tranſports, ſe livre avec toi, à je ne ſais quels jeux délicieux, afin de charmer un peu ſa douleur & ſes ennuis. Que ne puis-je comme elle, fortuné Moineau, jouer & folâtrer avec toi, pour calmer les feux brûlans de mon amour, & diſſiper les cruelles inquiétudes de mon ame. Ces jeux ſeroient auſſi agréables pour moi, que le fut pour la légère Athalante la pomme d'or qui lui fit goûter enfin les douceurs de l'Hymen (1).

(1) *La pomme d'or qui dénoua la ceinture liée depuis long-tems*: telle eſt la traduction littérale. Le vers latin fait alluſion à la coutume des Filles Grecques & Romaines qui portoient une ceinture, tant qu'elles reſtoient Vierges: l'époux la délioit le jour de leur mariage.

Fortuné paſſereau, ton ſort eſt trop heureux !
Tu fais tous les plaiſirs de ma jeune maîtreſſe ;
Elle-même t'excite à becqueter ſans ceſſe
Ou ſes doigts délicats, ou ſon ſein amoureux.

Ce jeu devient pour elle une douce habitude ;
Du feu qui la conſume, il appaiſe l'ardeur ;
Il ramène à propos le calme dans ſon cœur,
Et bannit pour un tems ſa tendre inquiétude.

Ah ! s'il m'étoit permis, dans mes ennuis preſſans,
De jouer avec toi comme fait cette belle !
Ou bien ſi, comme toi, folâtrant avec elle,
Je pouvois ſoulager les maux que je reſſens !

Que j'oublîrois bientôt le tourment que j'endure !
J'aurois plus de plaiſir qu'Athalante autrefois,
N'en eut au doux moment, où réduite aux abois,
Pour ſon heureux vainqueur elle ôta ſa ceinture.

M. Rigoley de Juvigny.

Chapelle a compoſé des Stances pour le Moineau de Climène. Elles ſont très-agréables. L'amour & la jalouſie ont inſpiré cette jolie pièce.

Petit Moineau, délices de Climène,
Qui l'amuſez pas ſauts & tours badins,
Chaſſez, mordez galans bruns & blondins,
Que Cupidon à ſes genoux amène.

A mes rivaux livrez guerre traîtreſſe;
Becquetez-les ſur-tout, quand leur tendreſſe
S'émancipant, veut dérober faveurs
Qu'amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.

Daignez ſervir le beau feu qui me brûle,
Suivez Climène, & gardez ſes appas;
Quoique ne ſois diſert tant que Catule,
Vers louangeurs ne vous manqueront pas.

Si mépriſez les tributs de ma veine,
Ne me privez pour cela de vos ſoins:
Biſcuits friands je vous promets, du moins
Vous vous tiendrez à cette offre certaine;
Bien je connois votre morale ſaine.

Sages Moineaux, toujours ſolidité
Fixe vos goûts; plaiſir ſeul vous anime,

Il faut jouir, c'eſt-là votre maxime,
Dogme chez nous follement conteſté.

. . . . . .
. . . . . .

Et vous, Moineau, confident de mes feux,
Cher favori de l'objet que j'adore,
Chaſſez, mordez mes rivaux dangereux.

Par cris perçans, par inſulte ſoudaine,
Interrompez leurs diſcours amoureux;
Ne permettez à l'aimable Climène
Que d'écouter le recit de mes feux.

A LESBIE.

LES Dieux ne ſont pas plus heureux, & même le ſont beaucoup moins (s'il eſt poſſible) que le mortel fortuné, qui, aſſis près de toi, peut te regarder, t'entendre, & te voir lui ſourire avec douceur..... Sitôt que je t'apperçois, ô ma Lesbie, mon ame ſe trouble, & s'égare: je perds la voix: un feu brûlant coule dans mes veines. Je n'entends qu'un bruit confus, & mes yeux ſe couvrent d'un nuage épais.

Cette Ode eſt calquée ſur l'Ode de Sapho à ſon amie. La copie eſt au-deſſous de l'original, & ne peut ſouffrir la comparaiſon.

A LA MÉME.

VIVONS pour nous aimer, ô ma chère Lesbie, ſans nous embarraſſer des vains murmures de la vieilleſſe chagrine. Le ſoleil ſe couche, & peut ſe lever le lendemain : mais quand nos jours rapides ſe ſont envolés, nous ſommes enſévelis dans une nuit éternelle. Donne-moi mille baiſers; enſuite cent, mille autres enſuite, encore cent, encore mille, & puis cent. Lorſque tu m'en auras accordé pluſieurs mille, nous les confondrons tous enſemble, de peur que nous en ſachions le nombre, ou qu'un jaloux ne nous porte envie, en apprenant que nous nous ſommes donnés autant de baiſers.

Ne vivons que pour nous aimer,
Et laiſſons murmurer la vieilleſſe ennemie ;
Occupons-nous ſans ceſſe, ô ma chère Lesbie,
Du bonheur de nous enflammer.

L'Aſtre qui répand la lumière,
Finit & recommence également ſon cours ;
Mais quand la mort nous frappe, hélas ! c'eſt pour toujours
Qu'elle nous ferme la paupière.

Profitons du jour qui nous luit ;
Donne-moi cent baiſers ; donne-m'en mille encore
Confondons-les enſemble, & que l'envie ignore
Le charme heureux qui nous ſéduit.

Qu'un impénétrable myſtère
Jette ſur nos plaiſirs un voile officieux ;
Ils doivent à l'Amour leur prix délicieux :
Que ſon flambeau ſeul les éclaire !

Dans nos tendres embraſſemens,
Dérobons-nous aux yeux de tout ce qui reſpire ;
Jaloux de nos baiſers, un témoin peut nous nuire
Par les plus noirs enchantemens.

Aimer, c'eſt vivre, ô ma Lesbie !
Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais ;
Et donnons à l'Amour, jaloux de ſes bienfaits,
Tous les momens de notre vie.

M. Rigoley de Juvigny.

SUR LA MÊME.

Lesbie me dit toujours des injures : elle ne peut ſe taire ſur mon ſujet. Je veux mourir, ſi Lesbie ne m'aime. Quelle en eſt la preuve ? . . .

Je la maudis tout le jour, & cependant je veux périr, ſi je ne brûle pour elle. J'aime & je hais. Pourquoi cela, m'allez-vous demander : je n'en ſais rien ; mais je le ſens, & je ſuis cruellement tourmenté.

Philis dit le diable de moi :
De ſon amour & de ſa foi,
C'eſt une preuve aſſez nouvelle.
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement,
C'eſt que je dis le diable d'elle,
Et que je l'aime éperdument.

Le Comte de Bussi-Rabutin.

SUR LA MÊME.

Ma Lesbie dit qu'elle aime mieux s'unir à moi qu'à tout autre ; qu'à Jupiter lui-même, quand il le déſireroit. Elle le dit : mais il faut écrire ſur l'aîle des vents, & ſur les flots rapides, ce qu'une maîtreſſe promet à ſon amant paſſionné.

Je ne puis m'empêcher de mettre ici ſous les yeux du lecteur une Villanelle de l'Abbé Deſportes : elle eſt ſimple, aiſée, d'une naïveté charmante : on croiroit qu'elle a été compoſée par Chapelle & Bachaumont, par la Fare ou Chaulieu.

Roſette, pour un peu d'abſence,
Votre cœur vous avez changé,
Et moi ſachant cette inconſtance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus, beauté ſi légère,
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage Bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs, je me conſume,
Maudiſſant cet éloignement,
Vous qui n'aimez que par coutume,
Careſſez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent ſi-tôt ne ſe vira:
Nous verrons, Bergère Roſette,
Qui premier s'en repentira.

Où ſont tant de promeſſes ſaintes,
Tant de pleurs verſés en partant?
Eſt-il vrai que ces triſtes plaintes
Sortiſſent d'un cœur inconſtant?
Dieux! que vous êtes menſongère!
Maudit ſoit qui plus vous croira!
Nous verrons, volage Bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne peut vous aimer tant que moi:
Et celle que j'aime vous paſſe,

De beauté, d'amour & de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera:
Et puis nous verrons à l'épreuve,
Qui premier s'en repentira.

SUR QUINCTIA ET LESBIE.

QUINCTIA paroît belle à pluſieurs ; pour moi je la trouve blanche, grande & droite: voilà ce que je penſe. Ces qualités priſes ſéparement ont de la beauté ; mais je nie que l'enſemble en ſoit beau: en effet nuls charmes dans un ſi grand corps ; pas une ſeule grace dans une ſi grande perſonne. C'eſt Lesbie qui eſt belle ; & d'autant plus charmante, qu'elle a dérobé à toutes les femmes à la fois toutes leurs graces.

SUR LE RETOUR DU PRINTEMS.

DÉJA le Printems ramène de douces chaleurs: déja les vents fougueuz de l'équinoxe ſe taiſent, & le ſouffle délicieux du zéphir leur ſuccède. Catulle, abandonnons les plaines de la Phrygie, & les campagnes fécondes de la brûlante Nicée ? Volons vers les villes fameuſes de l'Aſie ; déja mon eſprit enflammé brûle du déſir de voyager : déja cette paſſion fait renaître la vigueur dans mes pieds impatiens. Adieu donc, douce ſociété

de mes amis ; différens chemins nous reconduiront diverſement dans nos maiſons, que nous avons quittées tous enſemble, pour de longs voyages.

SUR LA MORT DE SON FRERE (1).

En proie à la douleur, conſumé par un chagrin continuel, il m'eſt impoſſible, mon cher Hortalus, de cultiver les neuf ſavantes Sœurs. Devenu le jouet d'un déluge de maux, mon eſprit ne peut produire des vers doux & agréables. Mon frère vient de franchir le fleuve redoutable du Léthé. Je n'entendrai donc plus tes diſcours, ô mon frère, toi que je chériſſois plus que la vie ! Déſormais je ne jouirai plus de ton aimable préſence ! Ah ! malgré les cruels deſtins je t'aimerai toujours. Ta mort rendra tous mes vers triſtes & lugubres..... ô mon frère, tu viens donc d'être enlevé à ton frère malheureux ! En mourant, tu as détruit mon bonheur. Tous mes biens ont été anéantis à ta mort. Tous les plaiſirs, toutes les délices que je goûtois au ſein de l'amitié & de la tendreſſe fraternelle, tout s'eſt évanoui avec toi. J'ai abandonné pour toujours & l'Etude & les Muſes.....

(1) J'ai réuni les vers que ſoupire Catulle ſur la mort de ſon frère dans deux pièces différentes. L'une eſt adreſſée à Hortalus, & l'autre à Manlius.

Sur la mort du Moineau de Lesbie.

Pleurez, Graces, Amours, & vous Amans tendres & ſenſibles. Le Moineau de ma Lesbie eſt mort: ce Moineau, les délices de ma Lesbie, & qu'elle aimoit plus que ſes yeux. Il étoit ſi doux! il connoiſſoit Lesbie, comme une jeune fille connoît ſa mère. Il étoit toujours ſur ſon ſein, ou voltigeoit amoureuſement autour d'elle, & ne faiſoit entendre ſes doux accens, que pour ſa ſeule maîtreſſe. Il erre maintenant dans ce chemin ténébreux, d'où l'on ne revient point. Je vous maudis, ombres funeſtes des enfers, qui dévorez tout ce qui eſt charmant. Vous m'avez enlevé un Moineau ſi aimable! quelle barbarie! infortuné paſſereau! les beaux yeux de ma Lesbie ſont gonflés, & rouges des pleurs que tu lui fais verſer.

Pleurez, Graces, pleurez Amours:
Le Moineau chéri de Lesbie,
Vient de finir ſes heureux jours:
Les Dieux lui portoient trop d'envie!

Elle l'aimoit plus que ſes yeux;
Il étoit ſi beau, ſi fidelle!
Mille baiſers délicieux
L'enchaînoient toujours auprès d'elle,

Si quelque fois il voltigeoit,
Un ſigne, la moindre careſſe
Tout auſſi-tôt le ramenoit
Sur le beau ſein de ſa maîtreſſe.

Mais, hélas! cet aimable oiſeau
Deſcend ſur le ſombre rivage.
Parque inhumaine, ton ciſeau
De l'amour a détruit l'ouvrage.

Infléxible Divinité,
Rien n'amollit ton cœur barbare:
Sous tes coups tombe la beauté
Dans l'affreuſe nuit du Tartare.

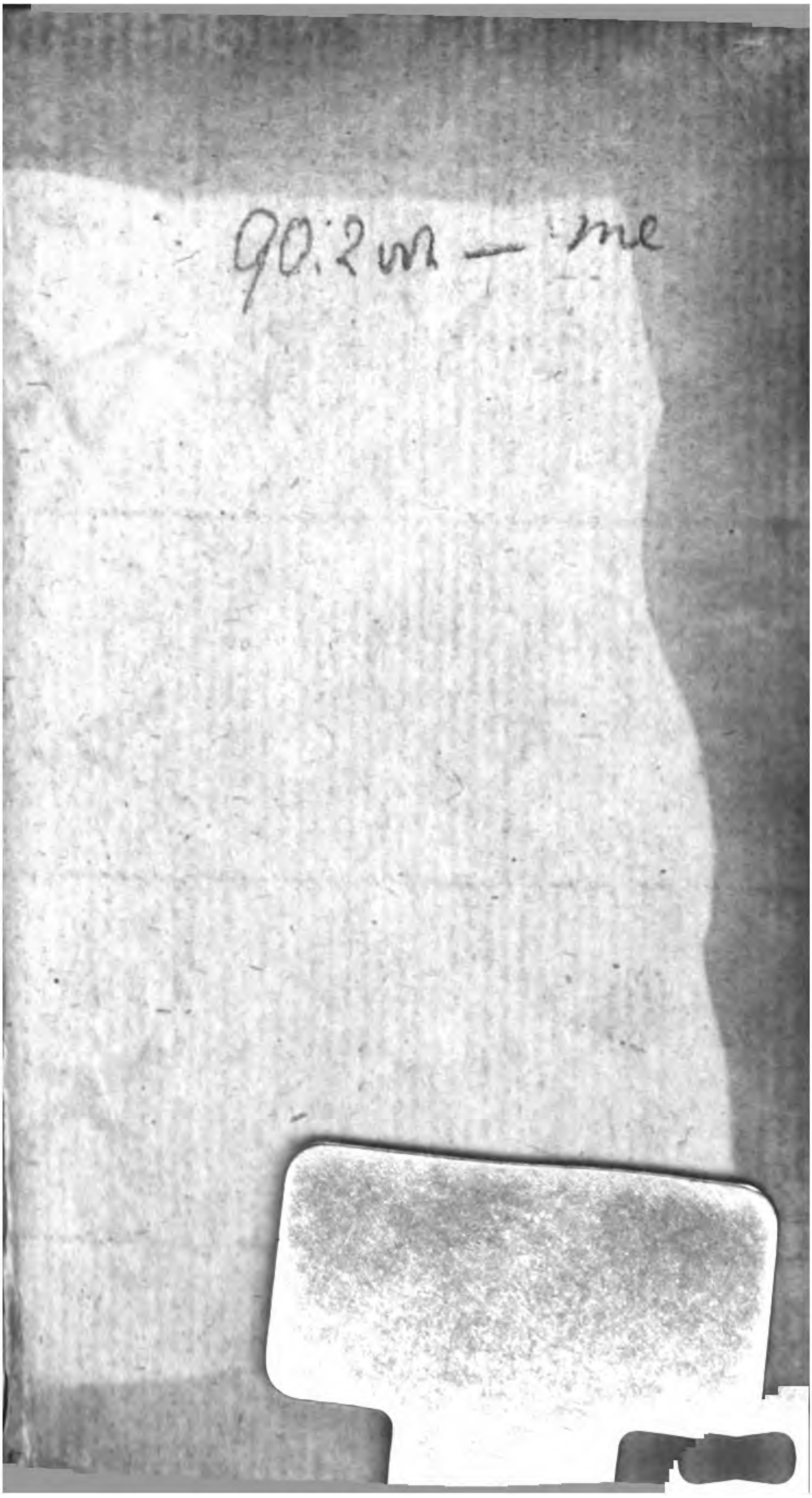
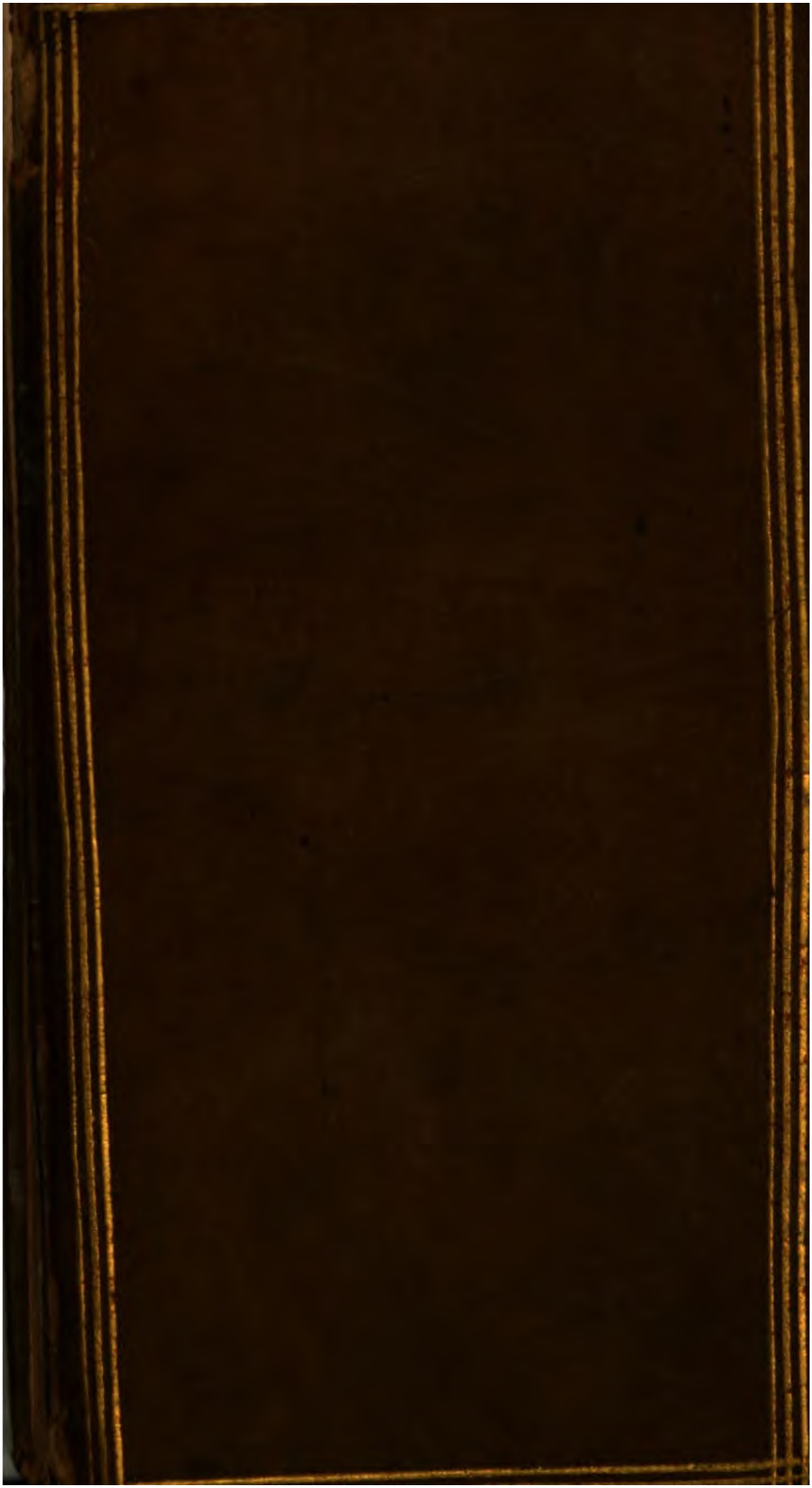
O toi, qui faiſois les plaiſirs
De ma chère & tendre Lesbie,
Quoi! tu meurs! ſes pleurs, ſes ſoupirs
Ne peuvent te rendre à la vie!

Oiſeau digne d'un meilleur ſort,
Objet de l'amour le plus tendre!
Vois quels regrets cauſe ta mort,
Par les pleurs que tu fais répandre!

M. Rigoley de Juvigny.

Fin du premier Volume.

542655


90.2m — me